

Association Amicale du 1^{er} RPIMA

Qui Ose Gagne

« Le régiment c'est
l'homme et l'homme
c'est le régiment »

Sir David Stirling



Bulletin de Liaison
www.quiosegagne.asso.fr

N° 77
Décembre 2024

A Qui Ose Gagne

Insigne du Groupement de
Commandos Parachutistes
de réserve générale



PORTE-DRAPEAU DE L'AMICALE "QUI OSE GAGNE"
CHARLES DECKER ANCIEN DU 1^{ER} RPIMA ET DU G.C.P

« QUE SAINT-MICHEL, PRINCE DES ANGES, PRENNE SOIN DE CHARLES ».

CHARLES DECKER 23/11/1938 – 28/10/2024



Mot du président



MESDAMES, MESSIEURS,
CHERS AMIS,



Je souhaite que vous-même et vos proches, vous soyez préservés le plus possible des difficultés actuelles tant sociales que médicales ou climatiques. Cette année 2024 se termine avec le plaisir de se retrouver lors de nombreuses cérémonies à Bayonne, à Pau, à Plumelec, à Meucon, à Sennecey, à la Citadelle.

Je remercie le secrétariat, Martine et Jean-Marc de leur travail permanent pour nous rassembler et nous informer. Je remercie tous ceux d'entre nous qui ont pu se déplacer et participer même partiellement à tous ces événements. Nous avons pu soutenir notre Régiment, honorer nos jeunes décorés, entourer et soutenir nos blessés ou les familles de nos disparus lors de la journée du souvenir du mois de mai, à la marche de juin, lors de l'assemblée générale. Je souhaite que notre action continue dans les sens où chacun d'entre nous, adhérents depuis longtemps, nouveaux adhérents ou adhérents potentiels se sente investi de cette nécessaire cohésion afin que personne ne reste en chemin, oublié par mégarde.

En outre, je rends hommage à notre ami Charles Decker qui porta fièrement notre Drapeau si souvent et qui éclaira quotidiennement de son humour et de son sourire plein d'humilité le bureau de notre siège à Château Vieux. Enfin, au plan mémoriel, la Cérémonie du 11 novembre en présence du Régiment et des Écoles de Bayonne, mais aussi

celle du 8 mai, de l'hommage aux harkis, de l'hommage aux anciens d'Indochine ou de Dien Bien Phu et enfin celle du 5 décembre en hommage aux anciens d'Afrique du Nord m'oblige à vous encourager toujours à participer à la mémoire de nos combattants et de nos frères d'armes car si nous renonçons à le faire d'une manière ou d'une autre, ne soyons pas étonnés ou révoltés que les autres qui n'ont jamais connu ces expériences les oublient. Le Conseil d'Administration, votre Drapeau et le Régiment sont présents, alors venez chaque fois que possible avec votre cravate et votre béret renforcer nos rangs.

Le Conseil d'Administration et moi-même, nous vous souhaitons d'excellentes fêtes de fin d'année en famille avant de vous présenter nos vœux en 2025.

Et par Saint-Michel, ayons le courage et l'ambition de soutenir notre belle Association et amicale du 1^{er} RPIMa afin qu'avec nous Qui Ose Gagne et que notre énergie reste exemplaire dans la tourmente.

Amicalement.

■ Thierry MILLOT

SITES INTERNET A VISITER

- Site de l'amicale QUI OSE GAGNE : vous pouvez y retrouver le programme des activités : <https://www.quiosegagne.org/>
- Archives de l'amicale QUI OSE GAGNE : les bulletins et récits d'anecdotes vécues.

Les Marsouins et Bigors <https://youtu.be/2hR0eU7FPe4> ils forment ensemble les troupes de marine, ancienne armée coloniale. Cette troupe particulière, tant dans ses missions que dans son esprit, a une histoire incroyable. Depuis son origine et Richelieu, en passant par les expéditions outre-mer, la colonisation, la guerre de 1870 et Bazeilles, les deux guerres mondiales, la décolonisation... jusqu'à aujourd'hui. Cette Histoire a sa place en première ligne des OPEX de l'armée française.



RÉSULTATS CONCOURS 2024

- BM4: Marcus, Bruno, Raphaël et Cathy reçus
- ODS: 2 candidats = 2 reçus
- ESG: 1 candidat = 1 reçu

Depuis le dernier bulletin, 8 nouveaux adhérents nous ont rejoints :

OGE Ludovic – BERUEL Stéphane – BACOUËL Serge – RULLIER Richard – NAVARRO Jean – BAUDIN Sébastien
BATOR Michel – GOUBERT Jacky.



- Page 02 • Qui Ose Gagne
- Page 03 • Mot du Président
- Page 04 • Éditorial
- Page 05 • Vie de l'association
- Page 15 • Nouvelles du 1^{er} RPIMa
- Page 21 • Histoire
- Page 35 • Innovations
- Page 38 • Libre opinion
- Page 39 • Souvenir
- Page 40 • Conseils de lecture
- Page 42 • Donateurs
- Page 44 • St-Michel



ÉDITORIAL

Cette année 2024, les célébrations du 80^e anniversaire de la Libération ont tourné les projecteurs sur la Seconde Guerre mondiale, celle d'Indochine et l'héroïsme des femmes et des hommes qui les ont faites.

Il n'est évidemment pas question pour autant de négliger la commémoration des autres conflits dont la guerre d'Algérie, qui est assurément celle qui marque le plus profondément la société française encore aujourd'hui; elle a laissé des stigmates, sur fond de villes blanches, de mers scintillantes et de déserts brûlants.

On ne peut jeter un voile pudique sur 89 mois de combats, d'attentats, près de 30 000 morts entre les gorges de Tighanimine, la casbah d'Alger ou le Constantinois. 652 disparus, dont le mémorial de Port-Vendres égraine tristement les noms. Des centaines de milliers d'hommes revenus blessés dans leur chair et dans leur âme.

Il va falloir faire preuve de vigilance pour que la mémoire de cette guerre trouve sa place. Nous ne pouvons oublier ce qu'a été l'engagement et le sacrifice de nos Anciens en Algérie. J'espère que notre bulletin sera une source d'inspiration pour les générations à venir.

Le présent bulletin 77 apporte un éclairage particulier sur ces paras, nos anciens, romantiques et désabusés qui aspiraient, après l'Indochine à un nouvel ordre plus juste, plus pur, et à une nouvelle armée, affranchie de la routine et de conceptions désuètes, capable de vaincre des soldats révolutionnaires, ce qui supposait qu'elle s'inspirât elle-même de méthodes révolutionnaires.

Ce bulletin rend aussi hommage à Charles Émile Decker, développe les grands moments de l'amicale et du 1^{er} RPIMa pendant le trimestre écoulé. Le récit des combats de Bazeilles rappelle la tradition des « Troupes de Marine ».

Et par saint-Michel



Bulletin de liaison, édité trois fois l'an sous forme numérique par l'association « Amicale du 1^{er} RPIMa – Qui Ose Gagne ».

Association déclarée régie par la loi du 1^{er} juillet 1901.

Siège social : Citadelle Général Bergé • BP 12 - 64109 BAYONNE CEDEX • Tél./Fax : 05 40 48 96 56 • ✉ : secretariat@quiosegagne.org

Directeur de la publication : Thierry MILLOT; Rédacteur en chef : Marcel GÉGOU; Comité de rédaction : Jean BLANC - Luc LABBAT; Jean-Paul DELOBEL; OSA 1^{er} RPIMa; Création graphique, réalisation PAO et impression : Patrick PINEY


Uhaina Communication - ISSN 2803-5607

Cotisation annuelle membre actif: 25 €; membre de soutien à partir de 30 €, règlement par chèque à l'ordre de l'association « Amicale du 1^{er} RPIMa – Qui Ose Gagne » à adresser au siège avant le 31 janvier de l'année en cours.





Le président, Thierry Millot et les membres de l'association transmettent leurs plus sincères condoléances aux familles, proches et amis de nos camarades décédés.

 **NOS PEINES**
Ils nous ont quittés



- **Charles Émile DECKER**
Né le 23/11/1938 - décédé le le 28/10/2024
Brevet para N° 153273.



- **Jean Claude OUSTRIC**
né le 27/06/1941 - décédé le 10/08/2024
Brevet para N° 234380.

Durant ses 33 années de services, il se verra décerner les récompenses suivantes :

- Chevalier de la légion d'honneur depuis le 03/07/1992.
- Médaillé militaire depuis le 31/12/1980.
- Chevalier de l'ordre national du mérite depuis le 06/05/1988,
- Croix de la valeur militaire : 3 citations :(1 à l'ordre de la brigade au Liban, 2 à l'ordre du régiment. Tchad, Liban)
- 1 Témoignage de satisfaction du CEMA (mission en Syrie).
- Croix du combattant volontaire.
- Médaille outre-mer avec agrafes : Tchad, Liban.
- 2 blessures en service.



- **Gilbert SOZZANI**
Né le 30/01/1933 - décédé le 02/09/2024
Brevet para N° 88440.

- Officier de la Légion d'Honneur.
- Médaille Militaire, Croix de Guerre TOE.

Ancien prisonnier de Dien-Bien-Phu - Ancien d'AFN - Porte-drapeau.



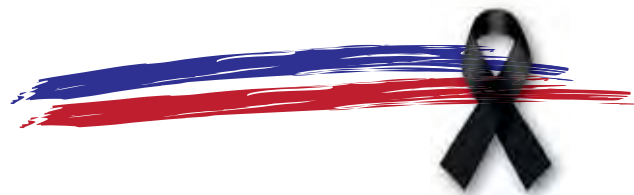
- **Bernard THOMASEK**
Né le 03/06/1948 - décédé le 10/09/2024
Brevet para N° 248855.

Engagé à 18 ans,

- Médaillé militaire.
- Médaille outre mer : Tchad, Liban

A1QOG

Vie de l'association



- **Roger CARRERE**

Né le 17/02/1929 - décédé le 28/08/2024

Époux de Mme Joëlle CARRERE, ancienne chancelière du 1^{er} RPIMa - adhérente A1QOG

Promotion «Ceux de Dien-Bien-Phu» 1953



- **Henri Trouillet**

Né le 13/09/1935 - décédé le 20/10/2024

Brevet para N° 117854.



- **Henri GIRAUD**

Né le 08/05/1937 - décédé le 13/11/ 2024

Brevet para N°133824.



- **Henri ARNE**

Né le 19/03/1943 - décédé le 11/10/2024

Brevet para N° 197225

- Chevalier de la légion d'honneur.
- Croix de guerre des TOE.
- Médaille d'outre mer: Moyen Orient



Quand Jean-Louis remettait le Brevet Para à son fils!



- **Jean-Louis MERIGLIER**

Né le 15/09/1945- décédé le 30/10/2024

Brevet para N° 218223

- Médaille Militaire
- Croix de la valeur militaire
- Médaille de la bravoure Zaïroise



- **Yves DELVILLE**

Né le 13/10/1942 - décédé le 26/11/2024

Brevet para N° 188145



- **André SARRAUTE**

Né le 05/12/1934 -

décédé le 25/11/2024



- **Madjebeur BOUCHENAK**

Né le 03/01/1934 - décédé le 28/11/2024

Brevet para N° 184854

Ancien du 6^e RPIMa





ÉLOGE FUNÉBRE DE CHARLES ÉMILE DECKER



*Nous avons la tristesse de vous faire part du décès de nos grands anciens
Notre ami et porte-drapeau de notre association Charles Émile Decker est
décédé le lundi 28 octobre 2024 à l'hôpital de Bayonne.*

Charles, dont c'est la fête aujourd'hui, est né le 23 novembre 1938 à Mulhouse dans le Haut-Rhin. Le 15 novembre 1958, il signe devant l'Intendant militaire de Mulhouse un contrat d'engagement de trois ans. Le 19 novembre 1958 il rejoint le Centre d'Instruction des Troupes de Parachutistes coloniaux à Bayonne.

À l'issue de sa formation, il est affecté au 3^e Régiment de Parachutistes d'Infanterie de Marine et se trouve engagé en AFN le 21 avril 1959.

Le 26 janvier 1960, soit 9 mois plus tard, le général commandant la 13^e Division d'Infanterie le cite à l'ordre du Régiment : « Parachutiste, tireur au fusil-mitrailleur, ardent et courageux, a participé à toutes les opérations depuis son arrivée à l'unité. Le 7 novembre 1959, lors de l'opération du

Djebel Amour (secteur de Géryville), vient encore de donner des preuves de son calme et de son efficacité en réduisant au silence, par son tir ajusté, un fort élément rebelle, permettant ainsi de se porter au secours d'un camarade blessé. L'ennemi, contraint au repli, a laissé 11 morts sur le terrain. » Cette citation lui vaut l'attribution de la Croix de la Valeur Militaire avec étoile de bronze.

Le 11 janvier 1961, il est blessé en service commandé. Il quitte l'Algérie en avril 1961 pour rejoindre le Groupement d'Instruction des Troupes de Marine de Fréjus où il termine son contrat d'engagement.

Par décret du 8 novembre 2021, il est décoré de la Médaille Militaire.

Charles est titulaire de la Croix du Combattant Volontaire d'AFN et du titre de Reconnaissance de la Nation.

Il possède également le diplôme d'Honneur de Porte-drapeau.

Après son engagement militaire il ouvre son entreprise de peintre en bâtiment puis se spécialise dans les ouvrages d'art. Il a travaillé à l'hôtel du palais à Biarritz ; à cette époque il rencontre sa femme Josette avec qui il se marie le 3 mai 1971. Quatre filles sont nées de leur union Rachel, Ingrid, Aude et Déborah. En 1971 toujours, c'est le départ en Alsace pour des raisons professionnelles. Il travaille chez Peugeot Mulhouse en tant que contrôleur qualité. En Alsace il a toujours été porte-drapeau, actif au club vosgien et un donneur de sang médaillé.

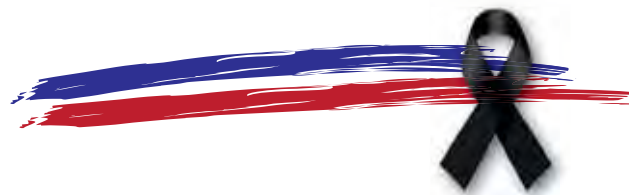
En 1993 une fois retraités ils s'installent au Pays basque à Bidart puis à Bayonne.

Charles a rejoint l'Association en 2011, il était notre porte-drapeau à toutes les manifestations officielles (14 juillet, 11 novembre...) et toutes les prises d'armes du régiment. Il tenait également à être présent à toutes les manifestations de l'Association.

Personnellement, j'ai eu la chance de faire deux déplacements avec Charles pour deux cérémonies officielles. Les 20 ans du Commandement des Opérations Spéciales à Paris en 2022 et, en juin cette année à Plumelec pour les 80 ans du débarquement. Lors de ce dernier déplacement, en soirée, nous sommes allés boire un verre dans le port de Vannes ; Charles blaguait, comme certainement il le faisait lors de son engagement, avec des jeunes du régiment qui nous avaient rejoints. J'ai été frappé par sa grande humilité, son calme et sa résistance. En effet, à Plumelec, je l'ai vu rester debout plus d'une heure avec le drapeau sans bouger, sans montrer la moindre exaspération et en gardant le sourire, qu'il avait discret. Cette cérémonie à Plumelec l'a beaucoup marqué car il considérait comme un très grand honneur et une fierté d'avoir pu serrer la main, non pas du Président de la République, mais de Achille Muller. Il était déjà fatigué mais n'aurait jamais voulu rater ce moment. Au cours des différentes manifestations j'ai pu noter le respect que lui portaient les jeunes et les anciens, du soldat au général qui ne manquaient pas de prendre de ses nouvelles.

Et pour une petite pointe d'humour, dont Charles usait habilement, je dirais que le mess de Château-Vieux vient de perdre son client le plus fidèle.

Aimé de tous les adhérents pour sa franchise et son bel accent alsacien, Charles tu vas beaucoup nous manquer.



IN MEMORIAM - GÉNÉRAL GRILLOT ÉLOGE FUNÈBRE AU GÉNÉRAL GRILLOT

PAR LE GÉNÉRAL D'ARMÉE THIERRY BURCKHARD, CHEF D'ÉTAT-MAJOR DES ARMÉES



Le Lieutenant Grillot et Youssef Ben Brahim.

Aujourd'hui, nous honorons la mémoire d'un soldat de l'ombre. Le général Georges Grillot s'est éteint samedi 13 juillet, jour de son 98^e anniversaire.

Le général Grillot représente toute une époque, celle de ceux qui ont combattu dans des guerres dont on parle peu et une façon de combattre, celle dont on ne parle pas.

Dans l'armée, il a gravi toutes les marches, guidé par le goût de l'effort et la vertu du mérite transmis très jeune par ses parents et confortés au petit séminaire.

Il s'engage dès 1946 comme soldat au 15^e régiment de tirailleurs sénégalais et part pour l'Algérie. Il y est promu caporal-chef.

De retour en France, il entre dans le corps des sous-officiers et embarque à Marseille comme sergent pour rejoindre l'Indochine au sein du 6^e régiment d'infanterie coloniale.

Il y mène ses premiers combats, reçoit ses premières blessures et découvre une guerre différente de celle qui lui avait été enseignée. La contre-insurrection deviendra le type de combat dans lequel il excellera.

Envoyé dans le Nord du Tonkin où il commande un poste

isolé, il découvre un adversaire manœuvrier, insaisissable, passé maître dans l'art de l'embuscade et du harcèlement. Il a très tôt l'intuition que pour vaincre cet ennemi il faut appliquer une partie de ses méthodes.

Conscient de la valeur des combattants indochinois et de leur connaissance irremplaçable du terrain, il crée donc sa propre section de partisans. De la même trempe qu'un adjudant-chef Vandenberghe, il fait partie de ces hommes qui ont su s'adapter et comprendre la guerre qu'ils menaient.

Les trois blessures reçues en Indochine disent tous des combats menés : par balle en mai 1949, en tombant dans un

A1QOG

Vie de l'association



piège piqué de bambous en septembre 1949 et par l'explosion d'une grenade piégée en décembre de la même année.

Première expérience de la guerre, ce séjour indochinois marquera à jamais le jeune sergent Grillot.

De retour en France en 1951, il est promu sergent-chef et prépare le concours de l'école spéciale militaire interarmes qu'il intègre en 1953 au sein de la promotion « Ceux de Diên Biên Phu ». Promu sous-lieutenant, il choisit l'arme de la cavalerie. Toutefois, c'est avec le 151^e régiment d'infanterie motorisé qu'il embarque en 1955 pour l'Algérie. Nouveau territoire, nouvelle guerre, mais il retrouve un peu de ce qu'il a connu en Indochine. Voulant mettre à profit son expérience, il croise le colonel Bigeard à qui il demande de rejoindre son unité, le 3^e régiment de parachutistes coloniaux. Les combats sont rudes, l'adversaire organisé et déterminé. Il est de nouveau blessé par balle en 1956 dans le secteur des Aurès, alors qu'il donnait l'assaut sur une position tenue par des rebelles retranchés. La gravité de la blessure impose un retour en France.

Un peu moins de six mois de convalescence, une promotion au grade de lieutenant et il repart pour l'Algérie au début de l'année 1957 et ne reviendra qu'en 1962. Il est identifié par le colonel Bigeard pour créer un commando de chasse particulier, composé uniquement d'anciens fellaghas recrutés parmi les prisonniers. Son expérience indochinoise, sa certitude que la victoire passe par la population, sa connaissance des hommes et sa dévotion la plus totale à la mission en font le candidat idéal. Son commando portera son nom : le commando Georges. Il le dit lui-même, la guerre, c'est la misère. La devise du commando est trouvée : « Chasser la misère ».

Exigeant avec ses hommes comme avec lui-même, il sait que seule l'excellence, sans être une garantie, permet de vaincre. Son commandement est marqué par le souci porté à ses hommes et par la foi qu'il a en eux. Il teste d'ailleurs leur loyauté en mettant sa vie en jeu. Il s'endort au bivouac avec les prisonniers tout juste libérés et recrutés, sans arme à portée de main. Au réveil, il est vivant : la confiance est établie. Les combats sont permanents, de jour comme de nuit. Il faut aller au contact, débusquer l'adversaire tout en protégeant la population pour lui permettre de mieux vivre. Il est sincèrement attaché à l'Algérie mais la situation se dégrade. Certains de ses hommes sont assassinés, lui-même échappe de peu à une tentative d'assassinat. Il essaiera jusqu'à la fin de sauver son commando ; seuls quelques-uns rentreront avec lui. Il est maintenant capitaine et de retour en France, il retrouve la cavalerie mais pour peu de temps. Il s'est imposé en faisant la guerre autrement et c'est donc naturellement qu'il rejoint les services spéciaux au sein du bataillon

des parachutistes de choc. Il passera ensuite par l'école de cavalerie à Saumur où il sera promu chef d'escadrons avant d'être affecté au 12^e régiment de cuirassiers. Lieutenant-colonel en 1973, il prend le commandement du 3^e régiment de hussards à Pforzheim de 1975 à 1977. Quel symbole que de lui rendre hommage devant l'étendard de l'unité qu'il a commandée ! Quel symbole pour nos jeunes, que de pouvoir se nourrir de l'exemple d'un chef aussi audacieux.

Promu colonel en 1978, il achèvera sa carrière en commandant le service action du Service de Documentation Extérieure et de Contre-Espionnage, le SDECE, ancêtre de la DGSE. La devise du service : « Ad Augusta per Augusta », « vers les sommets par des chemins étroits », résumé parfait de la carrière du général Grillot.

Il est promu général de brigade en juin 1982 et quitte le service actif six mois plus tard.

Son engagement se poursuit, en faveur de la jeunesse, en assurant la direction de la fondation des Orphelins d'Auteuil et en créant une association au profit des enfants défavorisés du Liban. En écrivant aussi un livre au titre évocateur, « Mourir pour la France ? ». Homme de la terre de France, c'est pour elle qu'il s'est battu, le plus souvent à des

milliers de kilomètres de son Morvan natal. Chef

proche de ses hommes, c'est aussi pour eux qu'il s'est battu avec cette « parcelle d'amour » dont parlait Lyautey.

Des rizières d'Indochine au djebel algérien, son engagement a été total. Celui de sa famille aussi. Son épouse Gisèle, qui s'est éteinte en 2009 et ses deux filles, Sylviane et Sylvie, ont partagé cet engagement sans l'avoir choisi. Soyez-en remerciées.

Nous rendons aussi hommage à un pensionnaire qui vivait au sein de l'institution des Invalides depuis 2015, lieu créé pour la guérison et le repos des soldats. Il a terminé ses jours entouré des soins du personnel de l'institution, ainsi que des bénévoles.

Mon général, cité 18 fois, grand-croix de la Légion d'honneur et de l'ordre national du Mérite, médaillé militaire, titulaire de la croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieurs et de la croix de la Valeur militaire, les honneurs sont à la hauteur de votre engagement inconditionnel pour la France. Aussi discret au quotidien que meneur d'hommes intrépide au combat, vous avez marqué ceux qui vous ont croisé. Comme écrit dans une de vos citations, « indicatif Georges, un nom, une légende », c'est pour vous qu'aujourd'hui, le drapeau qui flotte au-dessus de la cour d'honneur est en berne, rappelant ainsi à tous que l'hôtel national des Invalides dit adieu à l'un de ses illustres pensionnaires. Nous allons maintenant vous faire honneur dans le silence de la cour des Invalides.

Paris, le jeudi 18 juillet 2024





4 SEPTEMBRE SENNECEY-LE-GRAND

SAS

L'AIQOG a participé au 80^e anniversaire de la libération de Sennecey-le-Grand.

Chaque année, le 4 septembre, la municipalité de Sennecey-le-Grand commémore la libération de la commune en présence d'autorités et soldats britanniques, belges et français.

En effet, le 4 septembre 1944, l'action héroïque du stick du Special Air Service commandé par le capitaine Guy de COMBAUD et de ses parachutistes a été déterminante et a durablement marqué l'histoire de cette brillante unité.

Il y a 40 ans, en 1984, le mémorial international des parachutistes du Special Air Service a été érigé sur la commune. Il fut inauguré en présence de Sir David STIRLING, fondateur des SAS, de Lord Georges JELICOE et de nombreux autres héros.



Vie de l'association



23 OCTOBRE ANGLET 41^E ANNIVERSAIRE DE L'ATTENTAT DU DRAKKAR



Messe et cérémonie au monument aux morts ont marqué le 41^e anniversaire de l'attentat du drakkar, qui a causé la mort de 58 parachutistes français parmi lesquels un Anglois.

Son nom figure sur le monument aux morts d'Anglet: « Capitaine Guy Ospital. Drakkar Beyrouth-Liban. Sous TOE (Théâtre des opérations extérieures). » Il y a tout juste 41 ans, le 23 octobre 1983, à 6 h 30, un double attentat frappait la Force Multinationale de Sécurité à Beyrouth. En quelques secondes, 241 marines américains et 58 parachutistes français sont tués. Ce 23 octobre, au pied du monument aux morts environ 300 personnes et 21 porte-drapeaux (dont celui de l'AIQOG) ont pris part à cet hommage. Cinq gerbes ont été déposées. Deux importantes délégations et les représentants de nombreuses associations étaient présents. L'amicale des officiers de la promotion Capitaine Cazaux, (à laquelle appartenait Guy Ospital), conduite par son président, le colonel[®] Christian Soum et plusieurs dizaines de membres de l'association des rescapés et des familles des victimes de l'attentat du Drakkar ont pris part à la commémoration de ce sombre événement, organisée par la mairie d'Anglet. Une forte délégation du 1^{er} RPIMa et de l'AIQOG était présente.



COMMÉMORATION DE L'ARMISTICE DE LA GUERRE 1914-1918 ET DE L'HOMMAGE À TOUS LES « MORTS POUR LA FRANCE »



Il y avait foule ce jour en fin de matinée devant le monument aux morts de la ville de Bayonne lors de la cérémonie du 11 novembre marquant le 106^e anniversaire de l'Armistice qui a mis fin aux combats de la première guerre mondiale et rendant hommage aux morts pour la France de toutes les guerres.

Plusieurs centaines de personnes se sont rassemblées sous un ciel gris place des basques. Cette année, la cérémonie s'est déroulée avec un monument aux morts qui a bénéficié d'une cure de jouvence. Après plusieurs mois de travaux, il a retrouvé une seconde jeunesse pour son centième anniversaire puisqu'il a vu le jour le 11 novembre 1924. De nombreux scolaires ont participé à cette cérémonie en accompagnant les autorités pour déposer des gerbes de fleurs, lire des textes ou chanter la Marseillaise ou bien

encore accompagner en musique le « chant des partisans » que l'on doit à Joseph Kessel et Maurice Druon. Le maire de Bayonne, Jean-René Etchegaray, a lu un texte, de même que le sous-préfet de Bayonne Fabrice Rosey. La députée Colette Capdevielle était également au premier rang de cette cérémonie où les parachutistes du 1^{er} RPIMa ont assuré la présence militaire sous les armes avec la fanfare régimentaire. Le nouveau Chef de corps du 1^{er} Régiment de Parachutistes d'Infanterie de Marine, le Colonel Cédric Lavis, a précisé, à cette occasion, que « lors d'une telle cérémonie, la mémoire est importante, mais aussi la place du militaire dans la société actuelle ». Un ancien militaire et quatre sous-officiers du 1^{er} RPIMa ont été décorés de trois « médailles militaires » et de deux « croix de la valeur militaire ».

Vie de l'association



Confectionnée par les combattants blessés pensionnaires des Invalides, la fleur bleue réalisée en tissu connaît dès lors un succès national. À l'occasion du 11 novembre 1934, elle est vendue pour la première fois sur la voie publique à Paris, puis dans chaque commune de France l'année suivante. Héritage symbolique de la tranchée, elle représente, tout comme le coquelicot anglais, la reconnaissance des vivants aux hommes morts pour leur pays. En 1940, des étudiants et lycéens bravent les autorités pour déposer une gerbe de fleurs en forme de croix de Lorraine sous l'Arc de triomphe. Plusieurs d'entre eux sont blessés, arrêtés et emprisonnés. Trois ans plus tard, des maquisards de l'Ain et du Jura défilent dans les rues d'Oyonnax

drapau tricolore en tête et défient l'occupation allemande. Dans ces deux épisodes de la Seconde Guerre mondiale, le blanc et le rouge rejoignent le bleu de la fleur du sacrifice des plus anciens.



BAYONNE 5 DÉCEMBRE 2024

Cérémonie « d'hommage aux Morts pour la France pendant la guerre d'Algérie et les combats du Maroc et de la Tunisie. Ce 5 décembre 2024, nous avons coiffé le béret rouge et sommes allés à la cérémonie « d'hommage aux Morts pour la France pendant la guerre d'Algérie et les combats du Maroc et de la Tunisie ». Cet hommage national, voulu par le président Jacques Chirac, a été instauré en 2003. Les autorités de la ville et de l'État, les représentants de nombreuses associations (anciens combattants, Pieds Noirs, Harkis) ont honoré de leur présence la cérémonie au monument aux morts. Beaucoup d'anciens – parfois même des adhérents de l'AIQOG étaient présents. La liste des « morts pour la France » enfants de Biarritz, Anglet, Bayonne a été égrainée religieusement et un dépôt de gerbe a eu lieu. Les différents discours nous ont rappelés que la date de la fin de la guerre

d'Algérie (proclamation d'indépendance) est bien le 5 juillet 1962. Le 18 mars étant celle de la signature des funestes « Accords d'Évian ». Qu'entre ces deux dates, 670 soldats français ont été (encore) tués par l'ALN qui ne respectera jamais la trêve décrétée par les Accords d'Évian. Qu'après les Accords d'Évian, 3 000 « Pieds noirs » ont été enlevés à Oran par le FLN. La plupart d'entre eux seront « portés disparus ». Que plus de 120 000 Harkis, fidèles à la France, ont été livrés désarmés aux égorgeurs du FLN.

Ils seront massacrés (ainsi que leurs familles). Enfin que un million de « Pieds noirs » a dû quitter le pays en abandonnant tout.

La cérémonie du 5 décembre s'est terminée par le « Chant des Africains » que certains anciens ont repris en chœur. Séquence émotion... Beau moment !



AIQOG Vie de l'association



REMISE DES FOURRAGÈRES À BIDACHE.



Le Blason de Bidache

Le jeudi 14 novembre 2024, le Régiment procédait à la remise des fourragères à ses jeunes de la Formation Initiale Forces Spéciales Terre (FIFST) à l'issue de la réussite des formations, marches et épreuves. La cérémonie se déroulait au pied du Château de Bidache (64), terre des seigneurs de Gramont qui ont soutenu le rattachement de la Navarre au Royaume de France.



N.B. : Parmi nos fourragères celle aux couleurs de la Valeur Militaire porte maintenant une olive aux couleurs de la Légion d'honneur et de la Médaille Militaire pour marquer l'obtention des dernières citations à l'ordre de l'Armée. (six citations)



Vie de l'association



LE 23 NOVEMBRE BEAUJOLAIS NOUVEAU A MACAYE

Comme les années précédentes, le président et le conseil d'administration nous proposaient de partager ensemble un bon moment de convivialité et de fêter l'arrivée du Beaujolais Nouveau.

Nous nous sommes retrouvés nombreux dans une bergerie non loin de Macaye (64240) que les fidèles connaissent déjà (*Latitude = 43° 20'39 18.42 Nord - Longitude = 1° 20'39 38.95 Ouest*), arrivée traditionnelle des « 3G ». À noter au passage que cela fait 50 ans que l'épreuve test des trois glorieuses existe. Nous avons deux choix possibles. H1: 09h30 RDV parking bergerie suivie d'une petite randonnée autour de l'Ursuya. (*L'Association remercie Jean-Pierre et Jean-Louis (Euskal Rando) qui ont organisé et guidé notre marche sur l'Ursuya*).

H2: 11 h 45 arrivée directement sur le lieu de dégustation, parking bergerie. Au menu de midi, fromage, charcuterie et Beaujolais.

D'où vient le Beaujolais Nouveau? Le Beaujolais Nouveau est célébré le troisième jeudi du mois de novembre, et ce, depuis 1985. Mais son origine est un peu plus ancienne... L'origine du Beaujolais Nouveau remonte au 11 mars 1951 avec la suppression du « principe d'échelonnement de sortie des vins des propriétés » qui établissait un calendrier de la sortie des vins dans le commerce afin de mieux planifier le réapprovisionnement des armées. La guerre et le vin étaient donc intimement liés!

« 3G » trois Glorieuses!

Ce parcours a été créé et mis en œuvre en 1974, sous le commandement du Colonel Michel de Noray, par :

- le lieutenant-colonel Gérard Briançon Rouge qui s'est appuyé sur le programme de sélection des SAS anglais à Hereford.
- le chef de bataillon Olivier LEBLANC qui a été chargé du recrutement et de la formation du futur GO.





30 SEPTEMBRE- 16 OCTOBRE EXERCICE PERSÉE



Exercice Persée, remplaçant l'exercice Gorgones de la BFST, sous le Commandement des Actions Spéciales Terre (CAST) qui intègre les approches indirectes, via la partie Partenariat Militaire Opérationnel (PMO), avec par exemple des réseaux de partisans et les actions sur l'environnement (opérations numériques, influence...). Le CAST a mené un exercice militaire grandeur nature qui n'est pas passé inaperçu du côté du barrage de la Rance, entre Dinard et Saint-Malo.

Il avait pour objectif de mettre en situation les différents échelons de mise en œuvre de nos capacités d'intervention dans des situations diverses, sur des sites complexes et variés. Exercice mettant en œuvre un grand nombre d'activités de parachutage et d'aéronefs des armées, avec ou sans équipage à bord, de jour et de nuit et en toutes conditions de vol.

Des forces terriennes, aériennes, maritimes, ont été mobilisées depuis le 29 septembre pour cet entraînement grandeur nature de trois semaines mené en Ile-et-Vilaine, jusqu'au 17 octobre.



LE STICK AQUILA

Le Stick AQUILA de la 1^{re} Cie est l'unité d'action SOTGH (Saut à Ouverture à Très Grande Hauteur), spécialisée dans les sauts sous oxygène à plus de 8000 mètres d'altitude.

Hors de portée des défenses sol-air et d'une furtivité maximale, cette capacité exclusive s'est révélée sans équivalent lors de son premier emploi opérationnel en 2013 dans une zone particulièrement hostile.

Le SOTGH est la spécialité 3D la plus exigeante des qualifications militaires. Les parachutistes sont largués à très haute altitude, jusqu'à 10000 mètres, ce qui permet aux avions de transport d'être hors de portée des défenses antiaériennes.

Ceci permet également aux avions larguant les chuteurs du Stick AQUILA d'exploiter les couloirs aériens civils afin de s'infiltrer.

Vu les hauteurs de largage, les équipages et les chuteurs disposent d'équipements spéciaux, à la fois pour résister au froid ambiant d'environ -50 degrés et pour s'oxygéner, avec des systèmes respiratoires identiques à ceux des pilotes de chasse.

Une fois sortis de l'avion, la plupart du temps, les chuteurs ouvrent tout de suite leur parachute pour entrer en phase d'Infiltration Sous Voile (ISV) et ainsi s'insérer furtivement

de plusieurs dizaines de kilomètres dans le dispositif adverse. Enfin, pour atteindre ce niveau, les chuteurs doivent passer certaines qualifications :

- La formation CAP GPS 1 pour être SOGH de niveau 1
- La formation CAP OPS 2 pour être SOGH de niveau 2
- Le CAP OPS 3 pour être SOTGH.

Coté matériels, ils sont capables de sauter avec des caisses de matériels de plusieurs dizaines de kilos (armes, vivres etc.).

CHUTEURS SOTGH DU STICK « AQUILA » DU 1^{er} RPIMa lors d'un saut d'entraînement avec les forces aériennes des Pays-Bas
Photo Stick AQUILA

Pour le parachute, ils utilisent l'ARZ G9, utilisé par tout le CAST.

Il peut supporter une charge de 160 kg. La finesse de la voilure de 37 m² est de l'ordre de 2,8 (doit 2,8 km de distance horizontale par tranche de 1000 m de hauteur). Les autres parachutes utilisés sont le PBO (parachute biplace) et le SMM 553 (pour les emports lourds).

L'équipement individuel dépend du lieu et de l'altitude de saut. Pour la navigation, le chuteur opérationnel dispose d'un GPS, d'un compas-boule et d'un altimètre fixé à son bras.





31 AOÛT FRÉJUS

LE 1^{ER} RPIMA COMMÉMORE LES COMBATS DE BAZEILLES



Chaque 31 août, les unités Troupes de marine commémorent à Fréjus un événement emblématique de leur histoire : les combats de Bazeilles. Honneur est rendu par l'Armée de Terre à la bravoure des héros de 1870. Retour sur un épisode marquant des guerres franco-prussiennes. 1870 : la France est en guerre. Son territoire est envahi.

LA DERNIÈRE CARTOUCHE

À cinquante mètres des lisières du village de Bazeilles, un peu à l'écart de la route qui conduit à Balan, les murs gris d'une maison encore solide apparaissent à travers les feuillages d'antiques peupliers. Au-dessus de la porte une enseigne : « Bourgerie, vin, bière, eau-de-vie »...

La bataille fait rage. Les pertes sont sensibles. Tout marsouin qui se découvre est touché. Le sang coule et éclabousse le bord des meurtrières. Les blessés sont évacués, loin des cloisons ; ceux qui n'avaient pu trouver place, montent aux créneaux. La grande horloge est percée par une balle. L'horloge de la maison Bourgerie s'arrêtera à 11 h 35. À partir de ce moment le temps ne compte plus pour les braves qui résistent. Le feu est si bien ajusté que l'ennemi n'ose donner l'assaut, et décide plutôt de cerner la maison. Le commandant Lambert comprend ce que cela signifie : « Il m'est impossible de marcher,

dit-il aux officiers qui se trouvent dans la chambre. Laissez-moi quelques hommes, et retirez-vous avec le détachement sur la division ». « Non, mon commandant, nous resterons avec vous jusqu'à la fin. Nous ne vous abandonnerons jamais ! » Bourgey est responsable de la défense : on lui a confié la maison, il la garde. Les travaux entrepris à la barre à mine, dans les murs du rez-de-chaussée, sont abandonnés. Les portes sont bloquées par des enclumes, des vieilles roues, des établis, des meubles... La manœuvre allemande se déroule comme l'avait prévu Saint-Félix. La maison est encerclée. La position cernée. La mission s'en trouve presque facilitée : il suffit maintenant de tuer et de mourir sur place. Il est près de midi. Von der Thann installé sur la place de l'Église, s'aperçoit de l'arrêt de ses avant-gardes. Il s'en inquiète. Sa colère est grande. « Ils veulent tenir, assiégez-les ». Tout siège comporte de l'artillerie. Les batteries de Liry





reçoivent la maison Bourgerie comme objectif. Les premiers obus éclatent au-delà; la seconde bordée atteint la toiture obligeant l'évacuation du grenier. Un moment, la confusion règne à l'intérieur. Le feu se ralentit. Les Bavarois croient à l'anéantissement de la résistance et reprennent la progression. Pas pour longtemps. Le silence qui a suivi l'arrivée des obus a été mis à profit par Bourgey pour réorganiser la défense. Le grenier est abandonné, les munitions sont redistribuées. On devine au loin les chassepots. On en entend aussi dans Bazeilles où tiennent encore Bourchet, Watrin et d'autres. On en entend vers Balan où la division continue de lutter. Ce claquement bien connu confirme les espoirs: les camarades reviendront; il faut tenir, tenir.

Bourgey et le caporal Aubry, par la fenêtre d'une chambre voient quatre gaillards s'avancer. Leur chassepots rallume la bataille. Bourgey est assommé par une partie du plafond arraché par un obus; rapidement remis, il reprend sa mission. Delaury est atteint au cou et à la hanche; Picard est blessé à la face. À tout coup, les marsouins tombent. L'atmosphère dans les chambres devient irrespirable. Le grenier flambe doucement. L'odeur du feu, de la poudre et du sang, la poussière, la fumée et le plâtras empêchent de penser à autre chose qu'à cette lutte à mort librement acceptée. Von der Thann, au comble de la rage, essaie de faire miner l'arrière de la maison et sauter ce dernier bastion du droit qui barre la route à la force. Un sous-officier en avertit Bourgey. Celui-ci fait concentrer le feu sur les sapeurs qui sont aussitôt stoppés.

Maintenant le toit est en flammes. La maison va sans doute s'écrouler. L'aile est atteinte de plein fouet par un obus. Les marsouins combattent toujours. Ils sont magnifiques; ils sont beaux comme seuls sont beaux ceux qui savent se sacrifier. Les visages sont crispés, les volontés tendues. Ni excitation, ni fausse exaltation. Pas un cri, pas un mot, hors le râle des mourants et les quelques plaintes des blessés. Mais jusqu'à quand vont-ils tenir? Les cartouches s'épuisent, les gibernes se vident. C'est alors que Von der Thann, jugeant l'inanité de ses efforts, ordonne d'amener deux pièces d'artillerie qui remplaceront l'impossible travail des sapeurs. D'un côté des moyens toujours renforcés. De l'autre, le sous-lieutenant Saint-Félix, après avoir fouillé les blessés et les morts, rapporte trente cartouches.

Ce sont les dernières. Il ne s'agit pas de les perdre. Les meilleurs tireurs vont les employer. Bourgey est l'ancien instructeur de tir de son bataillon; il n'a plus rien à commander; il va tirer... Aubert n'a pas quitté sa fenêtre. Vingt-neuf sûrement, lentement, font mouche. Il ne reste que la dernière. À Aubert l'honneur de la tirer. Il l'introduit dans la culasse. Le silence est pressant... Le sang s'arrête... Les sens sont tendus... Le coup est parti... Il n'a pas été perdu.

C'EST LA DERNIÈRE CARTOUCHE.

Telle est la glorieuse épopée de la division bleue, qui lutta jusqu'à la dernière cartouche, et compta, au cours de ces deux tragiques journées, 2 600 tués dans ses rangs.



27 SEPTEMBRE LA CITADELLE CÉLÉBRATION DE LA SAINT-MICHEL

Le régiment a célébré la Saint-Michel au sein de la Citadelle, avec une belle prise d'armes, en présence des anciens de l'AIQOG, des hautes autorités militaires, des élus locaux et de ses partenaires majeurs.

À cette occasion le Chef de corps a souligné « toute la pertinence et l'actualité du sens de la prière du para (...) dans un contexte d'incertitude et d'inconfort croissants ». Il a aussi incité l'ensemble du régiment à cultiver « l'audace plus que jamais comme seul guide pour vaincre encore aujourd'hui et demain »

À l'occasion de la matinée de cohésion, les compagnies se sont affrontées dans des jeux de force SAS. C'est la quatrième compagnie qui a remporté le trophée.



Nouvelles du 1^{er} RPIMa



BAPTÊME DU BÂTIMENT DE L'ÉTAT-MAJOR



La Saint-Michel au régiment a été l'occasion du baptême du bâtiment de l'état-major. Le colonel Achille Muller a accepté de lui donner son nom et était présent aux côtés du Chef de corps pour dévoiler la plaque qui orne le bâtiment, symbole de l'attachement du régiment aux valeurs qu'il incarne.

« Mon Colonel, cher Achille, à travers vous, ce sont tous vos frères d'armes SAS disparus que nous honorons, et vos valeurs que nous voulons faire nôtres avec force et humilité pour nous montrer à la hauteur de cet héritage. La plaque et le cadre que nous avons le plaisir et l'honneur de dévoiler aujourd'hui en votre présence rappelleront avec force à chaque SAS qui franchira ce seuil la richesse de notre héritage pour l'inviter encore et toujours à cultiver l'audace de demain. Longue vie aux SAS. Qui ose gagne! »

Pour l'A1QOG, le jeudi 26 septembre matin, s'est déroulée l'Assemblée générale (voir CR en annexe) suivie du repas de corps à la Citadelle. Le vendredi 27 septembre matin nous étions présents à la prise d'armes à la Citadelle puis nous avons pris part au repas de cohésion A1QOG à la Table des compagnons à Anglet.



Nouvelles du 1^{er} RPIMa



PAROLES DE BLESSÉS



Un parcours de courage et de résilience: transformer chaque épreuve en force.

Engagé en 1996 dès l'âge de 19 ans au sein du 1^{er} RPIMa, Sébastien Baudin a tracé une voie marquée par l'audace et la détermination, incarnant pleinement notre devise: "Qui Ose Gagne". Tout au long de sa carrière dans les Forces Spéciales, il a mis en pratique les valeurs cardinales de notre régiment: courage, ténacité, et adaptabilité.

Une ascension au service de la nation

Dès ses débuts, Sébastien s'est démarqué par son potentiel et sa rigueur. Gravissant rapidement les échelons, il a intégré la prestigieuse formation SAS, se classant parmi les meilleurs. Son parcours l'a ensuite mené au sein de la DGSE, où, en tant que nageur de combat et moniteur de combat spécialisé, il a participé à des missions à haut risque sur plusieurs théâtres d'opérations. Les succès de ces interventions exigeaient non seulement des compétences physiques et techniques poussées, mais également une détermination sans faille et un calme absolu dans les moments les plus critiques.

L'épreuve du combat: blessure et transformation

En juillet 2012, alors qu'il dirigeait son stick lors d'un accrochage en Afghanistan, Sébastien fut grièvement blessé au fémur dans un assaut. Cette blessure marqua un tournant, l'obligeant à envisager une fin prématurée à sa carrière. Bien que cette épreuve soit l'une des plus marquantes de son parcours, Sébastien avait déjà dû faire face à d'autres moments difficiles au cours de sa carrière. Face à cette réalité brutale, il aurait pu flancher, mais il choisit de se battre une nouvelle fois - pour se reconstruire cette fois, et trouver une autre voie pour servir.

La résilience comme moteur de renaissance

Soutenu par sa famille et ses frères d'armes, Sébastien s'est engagé dans un long processus de rééducation, marqué

par douze interventions chirurgicales et dix-huit mois d'hospitalisation. Sa capacité à surmonter la douleur et la frustration témoigne d'une résilience hors du commun. Là où d'autres auraient vu un obstacle insurmontable, Sébastien a transformé l'épreuve en force, nourrissant une détermination à se reconstruire.

La reconversion: un nouveau défi relève

Son chemin ne s'est pas arrêté là. Avec un esprit de conquête intact, Sébastien s'est attelé à une autre mission: celle de la reconversion. Animé par une volonté de continuer à servir, il a obtenu un Master 2 en relations internationales à l'Université Jean Moulin, puis un Exécutive MBA à HEC Paris, et a été nommé Auditeur de l'Institut des Hautes Études de Défense Nationale (IHEDN). Sa capacité à se réinventer reflète la même rigueur et la même passion qu'il avait mises au service de la nation.

Un nouveau champ d'action: servir autrement

Aujourd'hui, Sébastien a fondé sa propre société de conseil en Intelligence stratégique et Diplomatie d'affaires. Il met ainsi son expérience et son expertise uniques au service des entreprises internationales et des gouvernements, bâtissant des ponts entre le monde militaire et celui des affaires. Sa reconversion illustre parfaitement comment les qualités acquises dans les Forces Spéciales peuvent être mises à profit bien au-delà des missions militaires.

Un exemple de résilience et d'inspiration

Pour Sébastien, la vie après l'armée est un nouveau terrain d'opérations, où les qualités acquises sur le terrain - courage, discipline, résilience - continuent de guider son parcours. Sa reconversion témoigne d'une capacité à réinventer sa vie avec humilité, tout en servant une vision ambitieuse et inspirante. Sébastien Baudin nous rappelle que l'action ne cesse jamais, pour qui ose. Félicitations à toi, mon Frère.

■ MAJ[®] William « Georges » GRESLON

Nouvelles du 1^{er} RPIMa



LE PREMIER MAILLON DE LA CHAÎNE D'ENTRAÏDE DU
COMBATTANT EST SON BINÔME.



L'Association EGREGORE



Le premier maillon de la chaîne d'entraide du combattant est son binôme, enseigne-t-on dans le protocole de secours au combat de niveau 1 appris par tous les personnels. La cellule Entraide de l'A1QOG s'inscrit dans cette chaîne de solidarité, avec tous les autres acteurs institutionnels ou associatifs.

En termes d'organisation et de fonctionnement, les actions sont déclenchées par le BEH, sous l'autorité du Chef de Corps. Elles sont ensuite conduites grâce au travail commun du BEH, de l'Antenne Médicale Spécialisée AMS, des Assistantes Sociales Mesdames Bonnefond et Cazimajou, ainsi que de l'A1QOG qui apporte l'aide à l'établissement des dossiers administratifs, PMI, Loi Brugnot par exemple.

L'A1QOG apporte aussi l'écoute, l'aide financière immédiate après celle du Chef de Corps. Les autres structures telles que l'Entraide Parachutiste, les Gueules Cassées qui elles aussi peuvent déclencher des actions, sont sollicitées pour des aides financières plus importantes. L'A1QOG s'inscrit dans une action d'aide de proximité et de mise en relation avec d'autres organismes tels que la CABA, l'ONAC, l'Action Sociale des Armées, l'AMGYO, Faire Face et Résilience, le fond de prévoyance.

Cette année, nous avons aidé 22 blessés physiques et/ou psychiques, malades, anciens du Régiment, ainsi que six familles éprouvées par le deuil ou les accidents de la vie. Un des faits marquants aura été la marche-course du 13 juin 2024, organisée par le BEH dans le cadre de la Journée Nationale des Blessés de l'Armée de Terre. Emmenés par Constant les volontaires d'A1QOG ont participé à l'action régimentaire.

Dans la rubrique des remerciements, ils sont adressés aux cotisants de notre A1QOG, aux donateurs qui permettent les aides financières que nous pouvons apporter. Cette année particulièrement, merci à Conrad pour son aide tout au long de ces années. Le BEH change de chef, bienvenue à Doug. Toute notre reconnaissance aussi à Madame Corinne Bonnefond de l'Action Sociale des Armées. Elle a été d'une aide précieuse dans les démarches parfois compliquées. Très disponible, elle a mis à notre disposition son efficacité et sa compétence professionnelle. Elle prend sa retraite, nous lui souhaitons le meilleur pour sa nouvelle vie. Lors de l'Assemblée générale

de l'A1QOG qui s'est déroulée le 26 septembre 2024, la parole a été donnée à Vince, gravement blessé au feu en 2017 lors d'une action en Afrique. Pour servir d'autres blessés Vince a décidé de créer l'Association **EGREGORE** qu'il définit ainsi :

- « Une association gérée par des blessés qui accompagne les autres blessés et leur famille en se servant de leur expérience et de ce qui a pu fonctionner pour eux. Nous prônons la nature, les animaux et le mouvement afin de guérir au mieux de nos blessures.
- Le but est d'éviter de se retrouver seul et de retomber dans une spirale dévastatrice.
- Des accompagnements sur mesure (seul, avec sa famille, avec ses animaux de compagnie).
- Ce projet innovant est une alternative et vient accompagner le domaine médical très important dans la prise en charge de ces traumatismes.
- Sortir les blessés de leur zone de confort en les reconnectant avec la nature et les animaux, accompagnés par des intervenants (ou animateurs) autour de défis sportifs ou activités de plein air.
- Afin d'accepter d'être différent et de vivre avec ses blessures ou de les guérir au mieux.
- Les blessés font plus facilement confiance à d'autres blessés. »

■ Jean-Paul Delobel - Raphael Valère



IL Y A 70 ANS, LA « TOUSSAINT ROUGE » EN ALGÉRIE



Le 1^{er} novembre 1954 marque le début de la guerre d'Algérie. Ce jour-là, une série d'attentats orchestrés par des membres du Front de libération nationale (FLN) a laissé une empreinte indélébile sur l'Histoire, transformant cette journée en une « Toussaint rouge » chargée du sang d'innocentes victimes. Cet événement a aussi inauguré huit années de conflit sur le sol algérien.

Un vent d'indépendance

Après la Seconde Guerre mondiale, un souffle d'indépendance parcourt le monde colonial et atteint l'Algérie, annexée en colonie en 1830 puis transformée en département en 1848 : les Algériens réclament leur autodétermination. Pour y arriver, des groupes clandestins sont formés pour mener une lutte armée et faire entendre leur voix dans un pays où coexistent huit millions de musulmans avec le statut d'indigène et un million de citoyens français.

En octobre 1954, le Front de libération nationale est fondé et conçoit une stratégie en deux volets : organiser des attentats ciblés contre l'État colonial et obtenir le soutien de la population algérienne pour contraindre la France à céder face à leur velléité.

Des crimes odieux

C'est ainsi que dans la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre 1954, une trentaine d'actions violentes sont déclenchées simultanément sur l'ensemble du territoire algérien, visant des postes de police, des bâtiments administratifs, des infrastructures de communication et des fermes coloniales. Cette série d'attentats fait alors dix victimes, dont les noms méritent d'être cités au nom de la mémoire : le chauffeur de taxi Georges-Samuel Azoulay, le caïd Ben Hadj Sadok, l'ancien réserviste Laurent François, le forestier François Braun, l'agent de police Haroun Ahmed Ben Amar, les soldats Pierre Audat et André Marquet, le brigadier-chef Eugène, le lieutenant Darneaud et l'instituteur Guy Monnerot.

Le choix de la date - la fête catholique de la Toussaint - est, aussi, fortement symbolique et veut sans aucun doute

marquer la lutte entre deux mondes, deux cultures, deux religions.

La réaction de la France

Face à ces événements, le gouvernement français, sous Pierre Mendès France, réagit avec fermeté. François Mitterrand, alors ministre de l'Intérieur, déclare : « La seule négociation, c'est la guerre » et affirme que « l'Algérie, c'est la France, et la France ne reconnaîtra pas chez elle d'autre autorité que la sienne. ». Tous dénoncent les actes terroristes et acceptent l'envoi de renforts militaires pour rétablir l'ordre en Algérie. La France refuse aussi de reconnaître le FLN comme interlocuteur politique, en raison des actes terroristes que cette organisation a perpétrés. La riposte française s'accompagne alors d'enquêtes, de perquisitions et d'arrestations de toutes les personnes susceptibles d'être un danger. Cependant, cette répression n'entame en rien la détermination du FLN. Au contraire, elle permet la mobilisation croissante de combattants et permet au FLN de se structurer en une véritable armée de libération.

Une fracture durable

La « Toussaint rouge » marque ainsi, sans qu'on en ait eu conscience sur le moment, le début d'un conflit long et douloureux. Vont alors se dérouler, en Algérie, de nombreux combats sanglants d'opérations de guérilla et de représailles, entraînant des centaines de milliers de victimes dans chaque camp. Cette guerre déchirera la société française et son armée et sera à l'origine de la fracture durable qui s'est, par la suite, installée dans les relations franco-algériennes - fracture qui perdure encore aujourd'hui.



Parmi les premiers morts, un instituteur originaire de Limoges, Guy Monnerot.

Voici le récit de ses dernières heures.

Jean Servier vient de vivre un drôle de dimanche. Dans ces Aurès qu'il connaît comme sa poche et qu'il étudie, cet ethnologue s'est, pour la première fois, senti rejeté. Les Chaouias du petit bordj isolé, d'ordinaire si placides, sont devenus subitement hostiles.

« Il faut que tu partes, vite, ce matin », lui a même ordonné le caïd. Servier sait qu'il ne faut parfois pas insister. Dans la Jeep qui l'emmène à Arris, il s'étonne encore de ce brusque changement d'attitude. À 19 heures, ce 31 octobre 1954, il est à son hôtel. Comble du luxe, il y a une douche.

Jeanine et Guy Monnerot profitent de ce long week-end pour découvrir le pays. Les deux jeunes instituteurs sont à Biskra, aux portes du désert. Demain, lundi 1er novembre, ils prendront le bus à l'aube pour rentrer à Arris.

« Pas un coup de feu avant trois heures »

Le soleil se couche sur la ferme de Lakhdar Baazi, à dix kilomètres au nord d'Arris. Ben Boulaïd, l'un des principaux chefs de la rébellion locale, et Chihani, un de ses adjoints, rappellent leurs missions à leurs hommes. Batna, Arris, T'Kout doivent être attaqués cette nuit. « Attention, martèlent-ils, pas un coup de feu avant trois heures du matin?! »

Chihani, quant à lui, va prendre la direction des gorges de Tighanimine, entre Biskra et Arris. Ses ordres sont de stopper toute circulation sur la route et de tuer les musulmans dont on connaît les sympathies pro-françaises. « Il faut, a dit Ben Boulaïd, que le cœur de l'Aurès, d'Arris à Biskra, soit coupé du reste du monde. Il faut qu'on ait peur pour cette région à Batna. »

Par la fenêtre du car Citroën qui s'essouffle sur la petite route qui relie Biskra à Arris, Jeanine Monnerot admire, éberluée, la beauté du paysage. Guy, son mari, est en pleine discussion avec le caïd de M'Chounèche, Hadj Sadok. Le véhicule s'engage dans la gorge de Tighanimine, la plaie béante qui balafre cette partie des Aurès.

Soudain, le chauffeur, qui est de mèche avec les insurgés, freine violemment. Les passagers s'affalent dans le bus. Les hommes de Chihani surgissent de leur planque. Hadj Sadok est la cible du commando. Il est conduit sans ménagement hors du car. Le couple d'instituteurs est emmené lui aussi. « Tu as reçu notre proclamation, tonne Chihani en direction du caïd. De quel côté vas-tu te ranger maintenant? »

Après la tonitruante fin de non-recevoir du notable algérien, les événements s'accélérent. Un geste de trop, une mauvaise interprétation, un pistolet-mitrailleur trop sensible... La rafale de Sbaïhi, l'un des hommes de Chihani, transperce les trois prisonniers.

Chihani, dont les ordres étaient de ne s'attaquer qu'aux militaires ou aux musulmans pro-français, mais surtout pas aux civils, ordonne au conducteur du bus de transporter rapidement Hadj Sadok à Arris.

Laissés pour morts

En revanche, Guy et Jeanine Monnerot sont laissés pour morts, sur le bord de la route.

À Arris, Jean Servier, qui vient de passer un long moment sous sa douche, sort de sa chambre à 8 h 30. Il tombe nez à nez avec le patron de l'hôtel, passablement excité. « Ils ont attaqué le car. Ils ont tiré. Le caïd de M'Chounèche est à l'hôpital. Et les p'tits instituteurs qui venaient d'arriver, tués, oui, monsieur, tués par ces sauvages?! Et ils sont restés sur la route! »

Servier, en officier de réserve de cavalerie, prend le commandement d'une petite colonne de secours. Il est midi lorsqu'il aperçoit enfin deux silhouettes, au détour d'un lacet de la route. L'une est allongée, l'autre semble accroupie.

L'ethnologue se met à courir. En quelques secondes, il est auprès de Jeanine. Elle le regarde, les yeux noyés de larmes. « Trop tard?! Vous arrivez trop tard... »

Jeanine sera soignée par le médecin d'Arris. Guy sera d'abord inhumé selon la tradition musulmane, dans un linceul blanc. Son corps sera finalement transféré à Limoges le 29 novembre 1954.



Des centaines de personnes assisteront à l'office donné en la paroisse Saint-Joseph, puis à l'inhumation dans le caveau familial, au cimetière de Louyat.

Puis tout alla de mal en pis...

1955, l'état d'urgence et la mobilisation du contingent. La « question algérienne » a été inscrite à l'ordre du jour de l'Assemblée générale des Nations unies et la France est mise en accusation.

1956, les pouvoirs spéciaux à l'armée, le congrès de la Soummam est tenu le 20 août 1956 à Ifri-Ouzellaguen dans une petite maison berbère, dans le département de Béjaïa,





une région montagneuse très difficile d'accès en Kabylie. C'est à ce congrès que les fondements de l'État algérien sont posés dans la plate-forme politique de la Soummam adoptée par le Front de libération nationale, organisé principalement par Abane Ramdane.

1957, terrorisme urbain, la bataille d'Alger, les barrages aux frontières, affrontement FLN-MNA.

1958, le 13 mai, assaut du gouvernement général, la fraternisation, le retour du général de Gaulle, le G.P.R.A., la bataille des frontières, le pétrole, le plan de Constantine, la paix des braves.

« Il est parti de cette terre magnifique d'Algérie un mouvement exemplaire de rénovation et de fraternité. Il s'est élevé de cette terre éprouvée et meurtrie un souffle admirable qui, par-dessus la mer, est venu passer sur la France entière pour lui rappeler quelle était sa vocation ici et ailleurs... Il n'y a plus ici, je le proclame en son nom et je vous en donne ma parole, que des Français à part entière, des compatriotes, des concitoyens, des frères qui marchent désormais dans la vie en se tenant par la main » — Discours de Mostaganem, 6 juin 1958.

1959, le droit à l'autodétermination, le plan Challe.

1960, la semaine des barricades, les premières négociations à Melun.

1961, le référendum sur l'autodétermination, l'OAS, le putsch, les négociations à Lugin, l'arrêt des opérations offensives.

1962, les accords d'Évian, l'exode et l'indépendance, la rue d'Isly, les massacres d'Oran...

Le Commando Georges

(Pour compléter l'éloge funèbre du Général GRILLOT)

Le Commando Georges, connu aussi sous le nom de « commando musulman », est un « commando de chasse » constitué par le lieutenant Georges Grillot en 1959, pendant la guerre d'Algérie. Unité d'élite composée essentiellement d'anciens membres du Front de libération nationale (FLN) et de l'Armée de libération nationale (ALN) ralliés à la France, le commando est dissous en avril 1962.

Le lieutenant Georges Grillot est assisté des lieutenants Armand Bénésis de Rotrou et Youssef Ben Brahim.

Le commando est organisé selon les mêmes structures que l'ALN. À sa création, en 1959, il comprend quatre katibat comprenant chacune trois sticks de 10 hommes. En 1961, ses effectifs atteignent 240 hommes, organisés en 11 sticks comprenant chacun deux groupes de 11 harkis avec une mitrailleuse AA52.

Les membres du commando étaient tous des « Français de souche nord-africaine » (FSNA).

En 10 mois, le colonel Bigeard, grâce à l'action du commando, élimine à 80 % l'OPA (Organisation politico-administrative) du FLN et obtient au combat des résultats exceptionnels. Le

27 août 1959, la visite du général de Gaulle à Saïda consacre cette réussite. Il déclare à Youssef Ben Brahim : « Terminez la pacification, une ère nouvelle s'ouvrira pour l'Algérie ».

Le commando met hors de combat environ 1 000 algériens, une trentaine d'officiers dont 7 chefs successifs de la zone VI dans les secteurs de Saïda, Aïn Sefra, Frennda, Sebdo, Géryville et Inkermann (Ouarsenis). Il est récompensé par 26 médailles militaires et 398 citations.

Après le cessez-le-feu, les autorités ayant refusé leur rapatriement en métropole, environ 60 à 70 des membres du commando sont assassinés lors de représailles. D'autres disparaissent dans les camps de l'ALN et un petit nombre est rapatrié en France grâce à l'intervention de la Croix-Rouge.

Le 18 juin 2010, le nom du « Lieutenant Youssef Ben Brahim », ce « chef sensationnel » selon le général Bigeard (décoré par le général de Gaulle, titulaire de la médaille militaire, de la croix de la valeur militaire avec 8 citations, dont trois à l'ordre de l'Armée, chevalier de la Légion d'honneur) a été donné par l'armée de Terre à une promotion d'officiers formés à l'école d'application de l'infanterie (EAI) de Montpellier. À Montpellier, la cérémonie s'est déroulée en présence des fils et des filles de Ben Brahim, dont son fils, Akim Ben Brahim. Cet hommage à Youssef Ben Brahim avait été demandé par le général Bigeard.

Faits d'armes

- 19 octobre 1960 : capture d'Ahmed Saadoun, chef de la zone 6 du FNL.
- 7 décembre 1959 : arrestation de trois membres du FLN près de Saïda.
- 9 août 1959 : arrestation du lieutenant Bouchikhi, chef de la zone 6 de la wilaya 5 (Oran/Mascara).
- 7 avril 1959 : arrestation de Si Driss, officier de renseignement et liaison.
- 17 juin 1959 : arrestation du Capitaine SMAIN (SEGHIER Djilali).



Lieutenant Youssef Ben Brahim





LA DOCTRINE DE LA GUERRE RÉVOLUTIONNAIRE UN ÉPISODE MÉCONNU DE LA PENSÉE MILITAIRE FRANÇAISE



Attentat du « Milk-Bar » alger

Depuis 2015, le terrorisme islamiste a fait ressurgir brutalement la figure inquiétante de « l'ennemi intérieur ». Le sentiment d'effroi et de terreur provoqué par cette menace peut apparaître, par certains côtés, comme une réminiscence de l'atmosphère de tension et d'angoisse qui a caractérisé la guerre d'Algérie. Malgré des contextes différents, il y a dans les deux cas la même crainte de voir un ennemi sans uniforme venir frapper sur les arrières du dispositif de défense, en ayant recours aussi à des attentats contre les populations civiles.

C'était déjà pour faire face à ce type de situation qu'un certain nombre de penseurs militaires ont été amenés dans les années 1950 à placer au centre de leur réflexion le concept de « guerre révolutionnaire ». La consultation des écrits publiés par ces officiers français permet de cerner les diverses facettes d'une doctrine de la guerre révolutionnaire qu'ils se sont efforcés de dégager à la lumière de l'expérience indochinoise.

Revigorée par la victoire sur l'Allemagne nazie, réorganisée à la hâte grâce à l'aide anglo-saxonne, mais encore traumatisée par le désastre de 1940, l'armée française allait se trouver plongée en Indochine dans une guerre où l'ennemi n'est plus le citoyen en uniforme enrôlé pour défendre sa patrie, mais

le militant engagé dans une lutte où se conjuguent libération nationale et contre-révolution.

Cette guerre « révolutionnaire », « subversive » ou « insurrectionnelle » prenait à l'évidence le contre-pied des scénarios apocalyptiques établis dans le prolongement de la destruction d'Hiroshima et de Nagasaki. Laisant présager une entrée de la guerre dans une nouvelle ère, l'arme nucléaire semblait, en effet, devoir reléguer le soldat au rang de technicien, voire même de spectateur d'une guerre que certains réduisaient à une partie de « presse-boutons » faisant germer cette idée déconcertante, qui est à la base même de la politique de dissuasion, selon laquelle la menace d'une destruction mutuelle peut garantir une paix forcée.





Pourtant, en Indochine et, quelques années plus tard, en Algérie, il n'est pas question d'atomes, de missiles, de mégatonnes ou de radiations, mais de poignards et de grenades, de tracts et d'embuscades. Parachutiste ex combattant sur la RC4 ou appelé égrenant son service militaire dans les Aurès, le soldat français sera engagé dans une lutte n'obéissant pas aux schémas et aux règles des conflits classiques, une lutte plus proche de la guérilla espagnole face à l'armée napoléonienne que d'une guerre thermonucléaire. S'efforçant de tirer les leçons de l'expérience indochinoise afin de combattre l'insurrection qui voit le jour en Algérie à la Toussaint 1954, certains officiers vont prendre la plume pour étudier les principes, les rouages et les parades à ce qui leur apparaît comme une forme nouvelle de la guerre. Leur objectif immédiat est bel et bien de définir une stratégie globale pour vaincre la rébellion conduite par le FLN, pour faire en sorte, comme l'écrit l'un d'eux, le colonel Lacheroy, « que ça ne se termine pas toujours à Genève » !

Une abondante littérature

S'agissant de la doctrine de la guerre révolutionnaire, on peut considérer que ses prémices se situent dans deux articles publiés, en fin d'année 1954, par le général Lionel-Max Chassin. Ancien commandant des forces aériennes du Corps Expéditionnaire Français d'Extrême-Orient et auteur de différents travaux sur la Chine communiste et Mao Tsé-Toung, cet officier peut être considéré comme le précurseur de ce courant doctrinal, dans la mesure où ses études sur le rôle idéologique de l'armée et sur la guerre d'Indochine ont posé avec force le principe de l'imbrication de l'action militaire et de l'action politique, véritable leitmotiv des réflexions sur la guerre révolutionnaire.

Déclarant la guerre à la conception surannée d'une armée « aveugle et muette », le général Chassin prit position en faveur d'une véritable révolution culturelle, au terme de laquelle serait recon-

nue à l'officier une fonction comparable à celle des commissaires politiques de l'Armée Rouge. Afin de suppléer la famille et l'église, incapables selon lui de lutter contre le conditionnement pacifiste et subversif, l'officier devait se voir chargé de « l'entraînement idéologique militaire » des jeunes Français servant sous les drapeaux. Cet entraînement devait comporter

deux volets : l'un « civique », insistant sur l'étude critique du marxisme-léninisme ; l'autre « patriotique », qui reposait sur l'enseignement de l'histoire de France. Le moment est venu, selon lui, pour le monde libre, s'il ne veut pas mourir de mort violente, d'appliquer certaines des méthodes de son adversaire. L'armée française se devait donc de substituer au « rôle social » de l'officier un « rôle idéologique », c'est-à-dire de déboulonner, en quelque sorte, la statue du maréchal Lyautey pour la remplacer par celle du général Giap.

Avant même le déclenchement de l'insurrection en Algérie, le général Chassin insistait dans ses « Réflexions stratégiques sur la guerre d'Indochine » - comme l'avait fait anonymement le colonel Lacheroy - sur la nécessité de s'inspirer de l'expérience indochinoise, afin de résister à la



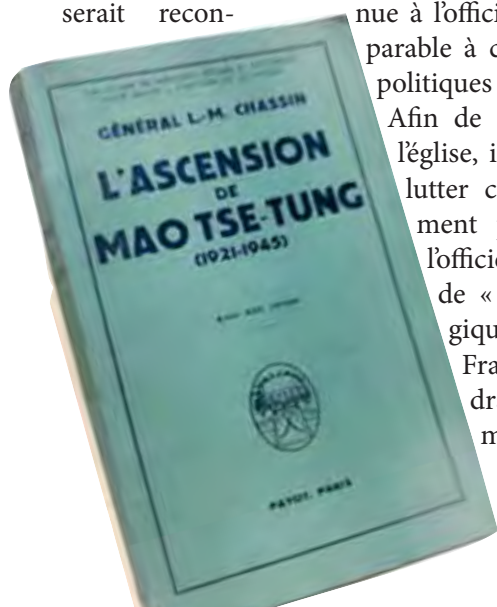
Colonel Lacheroy

menace que semblait représenter pour le monde libre un adversaire communiste qui allait « chercher à nous grignoter petit à petit, en déclenchant des guerres locales dans les pays de couleur, d'abord en Asie, ensuite en Afrique ».

Les écrits du général Chassin ont joué un rôle fondamental dans la construction doctrinale.

Les contributions des colonels Lacheroy, Bonnet, Trinquier, Nemo, du commandant Hogard, du capitaine Martin, pour les plus connus, ont suivi.

Paru en 1958, un article du colonel Charles Lacheroy intitulé « La guerre révolutionnaire » synthétise l'ensemble des réflexions sur cette forme nouvelle de guerre. Cet écrit résolument engagé peut être considéré comme le manifeste de cette doctrine. L'auteur, qui exerce alors les fonctions de chef du Service d'action psychologique et d'informations des Armées, y décrit les fondements théoriques et les techniques de la guerre révolutionnaire. L'affirmation de la spécificité de ce type de conflit le conduit à insister sur la nécessité





d'une adaptation aux conditions imposées par le combat révolutionnaire, ce qu'il résume par cette formule lapidaire: « On ne fait pas une guerre révolutionnaire avec une armée endivisionnée, on ne fait pas une guerre révolutionnaire avec une administration du temps de paix, on ne fait pas une guerre révolutionnaire avec le Code Napoléon ».

De son côté, le colonel Gabriel Bonnet définissait la guerre révolutionnaire à partir de l'équation suivante: « guerre de partisans + guerre psychologique = guerre révolutionnaire ».

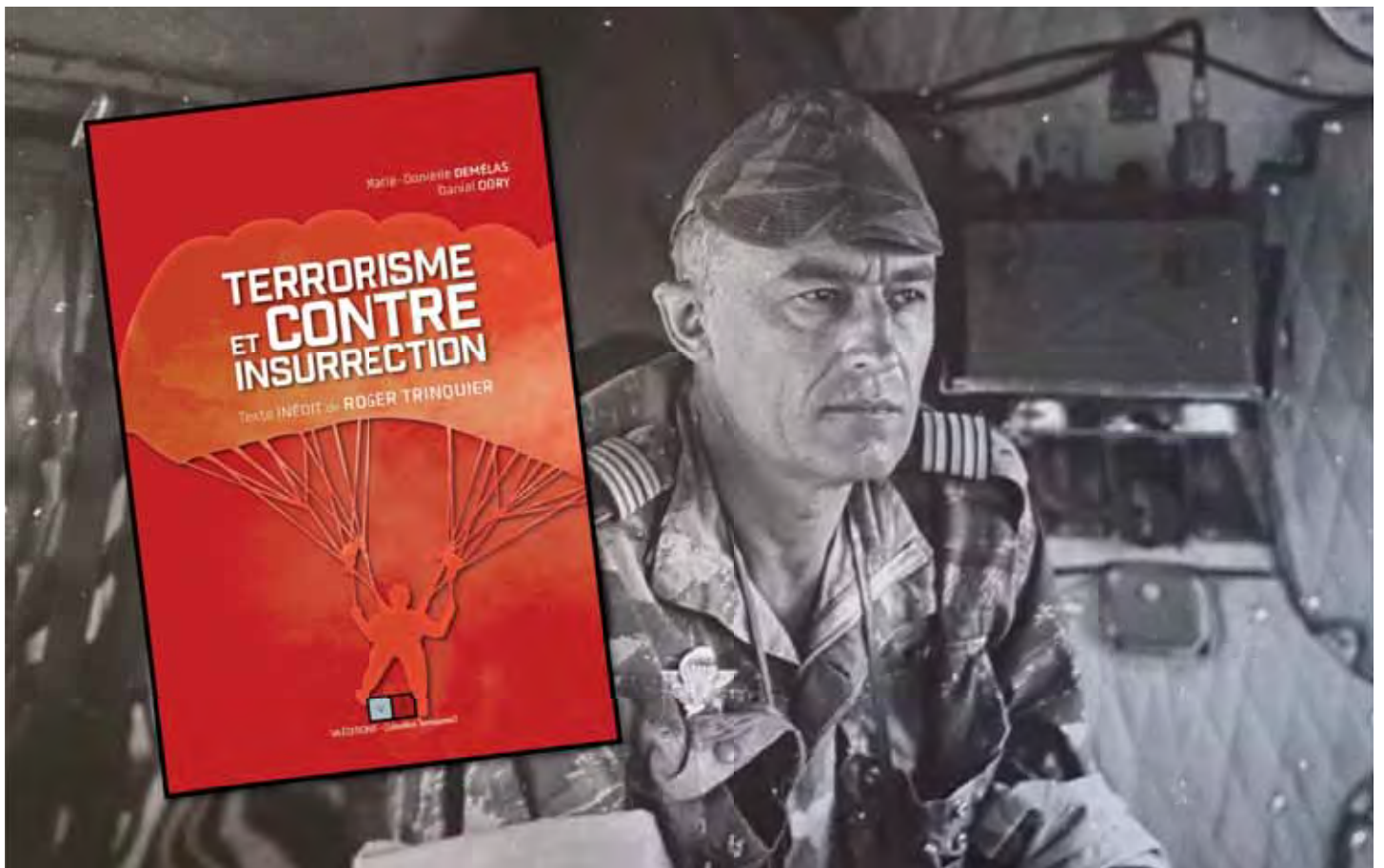
Ancien instituteur, officier d'infanterie coloniale en Indochine, stratège de la lutte antiterroriste lors de la bataille d'Alger, comploteur du 13 mai écarté d'Algérie pour cause d'activisme et nommé en janvier 1961 à la tête de l'armée katangaise, le colonel Roger Trinquier a connu un certain succès littéraire lors de la publication de son ouvrage « La guerre moderne ». Plus qu'un essai sur la guerre révolutionnaire, cet ouvrage se présente comme une sorte de bréviaire tactique, proposant nombre de recettes politiques et militaires pour vaincre la subversion. Pour y parvenir, le colonel Trinquier soulignait la nécessité de réaliser « l'organisation des populations », c'est-à-dire de mettre en place dans le corps social des structures

destinées à contrecarrer l'action des forces révolutionnaires, de sorte que le rebelle ne puisse évoluer, contrairement à la formule célèbre de Mao Tsé-Toung, « comme un poisson dans l'eau ».

Inspirés des écrits des grands classiques de la subversion, parmi lesquels « La stratégie de la guerre révolutionnaire en Chine » de Mao Tsé-Toung, dans lesquelles foisonnent des citations attribuées à Sun Tse, Clausewitz, Marx, Engels, Lénine, Staline, Hô Chi Minh, Tito et Giap, ces écrits sur la guerre révolutionnaire ont été profondément influencés par les bouleversements politiques, stratégiques et intellectuels, introduits en moins de dix ans, de la fin de la Seconde Guerre mondiale à la chute de Diên Biên Phu, par la mainmise de l'URSS sur la majeure partie de l'Europe de l'Est et par les succès du communisme en Extrême-Orient, d'abord en Chine, puis en Corée et en Indochine.

L'expérience indochinoise

La guerre d'Indochine est le point de départ de cette doctrine de la guerre révolutionnaire. Véritable laboratoire dans lequel sont puisés les enseignements censés désormais éclairer l'action de l'armée en Algérie, l'Indochine est





surtout le lieu où tous ces officiers ont fait, dans leur esprit comme dans leur corps, la cruelle expérience de la guerre révolutionnaire. La défaite militaire et la captivité dans les camps de rééducation Viêt-Minh agissent chez eux comme un véritable électrochoc. L'« Indo » leur a révélé un visage de la guerre qu'ils ne connaissaient pas. La guerre n'était pas seulement le « baroud » pour conquérir une colline, contre des ennemis en uniforme servant un mortier ou pilotant un blindé. La guerre pouvait être aussi politique, faire de la population un champ de bataille, utiliser l'assassinat et d'être le fait d'un ennemi sans nombre opérant en civil et à grand renfort de slogans.

Dans cette perspective, les unités décimées au combat, la captivité, les lavages de cerveau, les sacrifices consentis dans les postes éloignés des deltas du Mékong et dans la cuvette de Diên Biên Phu n'ont pas été consentis en vain, s'ils ont permis d'en tirer les leçons pour déjouer cette stratégie révolutionnaire.

« Les leçons d'Indochine, écrit le colonel Nemo, ont été payées assez cher pour qu'elles servent, au moins partiellement, à inspirer les solutions des problèmes présents ». En d'autres termes, l'armée française a reçu en Indochine ce que le lieutenant-colonel Schneider a appelé une « magistrale leçon de stratégie révolutionnaire », c'est-à-dire un baptême du feu fascinant qu'elle n'est pas prête d'oublier. « Nous sommes, expliquait pour sa part le colonel Lacheroy, un certain nombre qui sommes revenus de cette aventure et qui, nous penchant sur un passé récent, disons qu'aucune période de notre carrière militaire n'a été aussi formatrice, parce qu'aucune d'elles ne nous a amenés à ce point à repenser les problèmes, à faire une croix sur les formules qu'on nous avait données, à découvrir chaque fois des idées et des solutions nouvelles ».

Ainsi, lorsqu'éclate l'insurrection en Algérie, pour de nombreux cadres de l'armée française, il ne peut s'agir que d'un nouvel acte d'une même guerre. Au fond, ont-ils dû se dire, qu'importent les lieux et les circonstances, qu'importe même l'ennemi dès lors que ce dernier a recours à l'arsenal idéologique et aux méthodes subversives préconisées par Mao. Constatant que depuis plus de dix ans, « nos forces sont engagées sur des territoires de l'Union Française contre des mouvements révolutionnaires qui tentent de s'emparer du pouvoir par la violence », le commandant Hogard considère alors que la tâche de « rassembler les enseignements des dernières années indochinoises (...) apparaît facilitée par le fait que l'ennemi est en définitive toujours le même ». Pour ces militaires qui ont connu la défaite indochinoise, l'Algérie c'est aussi un peu la dernière chance d'inverser un mouvement

aux allures de débâcle amorcé en mai 1940 face aux panzers du général Guderian. Ces guerriers sont animés par une volonté qu'exprime sans détour un personnage du roman du général Buis intitulé « la grotte » : « Voilà quatorze ans que je me bats comme un forcené, mieux et plus courageusement que l'adversaire. Quatorze ans que je vais de défaites en camouflets. J'en ai assez ».

Ainsi, au-delà de cette volonté de prendre une revanche et de venger l'humiliation du dramatique « décrochage en Indochine » selon l'expression du général Ély, se développe l'idée selon laquelle l'Algérie, terre française depuis plus d'un siècle et peuplée d'un million d'Européens, est un bastion avancé de l'Occident, qu'il serait périlleux de voir tomber aux mains des « cryptocommunistes ». Et comme pour barrer le passage à cette offensive dirigée contre le monde libre, l'amiral Castex exhorte alors l'armée à tirer un trait définitif sur l'Indochine : « Évacuons donc, écrit-il, une fâcheuse position, un malencontreux théâtre secondaire sur lequel nous nous sommes trop attardés, et disons-lui adieu. Nos destinées vitales d'outre-mer sont ailleurs, en Afrique. Là, sur le théâtre principal, il nous faut, refoulant toute ingérence étrangère, maintenir notre situation coûte que coûte et nous engager à fond, dussions-nous y rester tous ».

Dans ce contexte trouble, la doctrine de la guerre révolutionnaire a permis de faire l'interface entre l'expérience indochinoise et la rébellion algérienne. Par une savante alchimie dans laquelle l'anticommunisme traditionnel de l'armée française a joué le rôle de catalyseur, la répression de cette rébellion devient alors une nouvelle phase de la croisade contre l'expansionnisme communiste, pour la défense de l'Occident chrétien.

Dès leur arrivée en Algérie, les cadres ayant combattu en Indochine ont l'étrange impression de se trouver en présence d'un ennemi qui leur paraît familier : si le décor est fort différent, les acteurs ne peuvent être que les mêmes puisqu'ils s'évertuent à jouer une pièce déjà mise en scène dans le théâtre indochinois. Il est vrai aussi que, se retrouver face à un ennemi avec lequel on a déjà croisé le fer, a de quoi rassurer des militaires qui découvrent en Algérie une terre, un continent que la majeure partie d'entre eux ne connaissaient pas. Les écrits sur la guerre révolutionnaire vont renforcer cette impression de déjà-vu et surtout lui donner un fondement théorique.

Pourtant, par-delà les prolongements et les similitudes, il existe des différences majeures entre les deux conflits. Ainsi, si les rebelles algériens – les Fellaghas – ont recours à l'arsenal des méthodes subversives, la dimension doctrinale de leur action demeure très limitée, les références à l'Islam et à l'idée





de nation algérienne l'emportant largement sur celles puisées dans la rhétorique marxiste-léniniste. Les moyens militaires employés par le FLN sont aussi sans commune mesure avec ceux qui permirent au Vietminh de vaincre, grâce à un important soutien populaire, le Corps Expéditionnaire français.

La grande ambiguïté de la défaite indochinoise réside dans le fait que l'armée française n'a pas été contrainte de se retirer sous la pression d'actes de guérilla ou de terrorisme, mais au terme d'une grande bataille remportée à Diên Biên Phu par les soldats du général Giap.

Il faudra pourtant de longs mois pour que l'armée française se débarrasse de ce « syndrome indochinois ». En fait, ce n'est qu'à partir de 1956 que la spécificité de la guerre d'Algérie s'imposera, aussi bien sur le terrain de la conduite de la répression que sur celui de la doctrine militaire.

Ainsi, tout en reconnaissant que l'action des rebelles algériens est « l'application intégrale de la technique marxiste de la guerre révolutionnaire », le manuel consacré aux opérations de contre-guérilla (approuvé le 24 août 1956) insistait sur la dimension « traditionaliste » du combat mené par le fellagha : « Il suffit de citer : l'appel à la guerre sainte, la façon fugitive de combattre des rebelles, restés fidèles à la tradition ancestrale du guerrier arabe, l'égorgeur rituel fréquent de l'adversaire, le système tribal destiné à rendre la justice et à percevoir les impôts que les chefs fellagha mettent en place dans les régions contrôlées par leurs bandes (...) ».

Une guerre politico-militaire

La principale leçon de la défaite indochinoise réside dans l'idée selon laquelle, dans la guerre révolutionnaire, l'action politique est inséparable de l'action militaire. Ainsi, selon la formule attribuée au général Giap, l'armée française aurait été vaincue en Indochine « parce qu'elle ne fait pas de politique ». Tout en ne pouvant méconnaître que tout conflit est par essence politique, les officiers français théoriciens de la guerre révolutionnaire vont alors essayer de démontrer à une armée apolitique que, dans ce genre de conflit, la dimension politique prend le pas sur le volet militaire. La guerre révolutionnaire est tout d'abord politique par son origine et sa trame, dans la mesure où elle s'intègre dans une stratégie globale de confrontation entre le monde libre et le bloc communiste. La guerre révolutionnaire est ensuite politique par sa configuration et sa finalité, puisqu'elle se traduit par le recours aux techniques de subversion dans le but de séparer du pouvoir, au terme d'une lutte clandestine menée au sein d'une population considérée comme l'enjeu et le théâtre principal de la lutte. Guerre politico-militaire,

la guerre révolutionnaire donne l'impression d'une guerre fourre-tout. Elle est une guerre nouvelle, une guerre irrégulière, une guerre totale et une guerre latérale.

Une guerre nouvelle

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, ces officiers théoriciens considèrent que la France s'est trouvée constamment en état de guerre... révolutionnaire. « Il y a tous les jours, écrit le colonel Lacheroy, des officiers et des soldats français qui sont morts sur un coin du globe pour leur patrie, et ce n'était pas à une guerre « presse-boutons » qu'ils avaient à faire face, mais à des formes variables de conflits, conflits insurrectionnels, guerres idéologiques, etc., c'est-à-dire, en fin de compte, à des guerres révolutionnaires ». Se développe alors l'idée selon laquelle l'armée française se situe à la pointe d'une guerre nouvelle, contre un adversaire menaçant l'Union française, mais aussi la France métropolitaine, l'Europe, le monde libre, l'Occident.

Cette nouveauté de la guerre révolutionnaire pourrait poser problème si elle n'était précédée d'une distinction terminologique. En effet, la guerre révolutionnaire ne peut être confondue avec la guérilla (« petite guerre »), dans la mesure où ces auteurs définissent cette dernière comme une des méthodes possibles du combat révolutionnaire : « une guerre menée par un parti qui renonce à la bataille générale et préfère combattre par des éléments isolés qui attaquent en détail l'ensemble du dispositif adverse ».

Si le terme de « parti » peut suggérer un rapprochement avec la guerre révolutionnaire, la guérilla est une guerre en surface, conduite par des formations dispersées opérant les armes à la main, une variante de la guerre conventionnelle imposée par l'infériorité technique et numérique des forces engagées, une guerre sans ligne de front qui se traduit par des embuscades sur les arrières et des actions de harcèlements. En somme, c'est une forme de résistance plus ou moins organisée, plus ou moins militarisée, plus ou moins soutenue par la population, face à un envahisseur ou un oppresseur, qu'il s'agisse des troupes de Napoléon en Espagne, des soldats de la République en Vendée, des Prussiens dans la Somme, des nazis et des miliciens dans le Vercors. La différence fondamentale avec la guerre révolutionnaire réside dans l'impossibilité de rattacher les diverses formes de guérilla à une idéologie unique, comme ce peut être le cas avec la guerre révolutionnaire.

Ainsi, « l'expression guerre révolutionnaire » remarque le commandant Hogard, est apparue pour la première fois peu avant le second conflit mondial, sous la plume des





théoriciens marxistes-léninistes. Dans l'esprit de ces auteurs, elle désigne une doctrine dont certains éléments remontent à un passé éculé, mais qui n'a pris sa forme actuelle, cohérente et indivisible, qu'après maintes expériences décevantes ».

Considérée par le colonel Bonnet comme « le plus grand progrès réalisé dans l'art militaire », la guerre révolutionnaire n'en apparaît pas moins, selon lui, comme un phénomène inquiétant, déferlant sur la planète à la manière d'une véritable épidémie, puisque, poursuit-il, « elle s'insinue, s'installe partout, utilise tout et contamine tout ».

Une guerre irrégulière

Le caractère irrégulier de la guerre révolutionnaire traduit la manière dont la pensée militaire a perçu l'irruption des manifestations de ce type de conflit que sont la guérilla, le terrorisme sélectif et systématique, la propagande obsessionnelle et la mise en place d'une organisation politico-administrative au sein de la population.

À la lumière des expériences indochinoises et algériennes, les théoriciens de la guerre révolutionnaire ont considéré être en présence d'une forme de conflit dérogeant aux lois et coutumes de la guerre. Cette violation ne concernait pas

seulement le recours à des actes de violence contraires aux conventions de Genève (exactions contre les populations civiles, mauvais traitements envers les prisonniers...) : les précédents conflits avaient fait la preuve par l'horreur du caractère chimérique de ces règles, qui prétendent préserver le respect de la personne dans un déchaînement de violences qui en est la négation même.

En fait, le caractère irrégulier de la guerre révolutionnaire se situe davantage, selon ces théoriciens, dans la nature de l'ennemi auquel sont confrontées les forces de l'ordre. Ne portant ni uniforme, ni insigne distinctif, évoluant au milieu d'une population réduite au silence par une stratégie de la terreur, l'ennemi est tout d'abord difficilement identifiable. « Invisible, fluide, insaisissable » selon le colonel Trinquier, il mène une guerre souterraine sous forme d'attentats, d'embuscades ou de sabotages, n'apparaissant au grand jour que lorsqu'il est certain de la victoire. Faisant en permanence l'économie de ses moyens et exploitant sans relâche les faiblesses de la machine administrative, cet ennemi sans visage parvient à prendre le dessus sur une armée moderne, disposant d'une très large supériorité en effectifs et en



armements.

Le colonel Bonnet compare ainsi, « par sa faiblesse simulée, son ingéniosité déroutante », cet ennemi à un judoka qui, utilisant la force de son adversaire pour le terrasser, ne « recule devant aucun Hercule ». Ainsi, le paradoxe de la guerre révolutionnaire est que le faible se trouve, en quelque sorte, dans une position privilégiée, ne serait-ce que parce qu'il entraîne son ennemi sur un terrain qui risque fort de se dérober sous les pieds de ce dernier, dans un combat aux règles différentes pour les deux protagonistes et dans lequel les blindés comme les avions de chasse sont le plus souvent inopérants.

« Les Français, écrit le colonel Nemo, étaient en Indochine indiscutablement plus forts et mieux instruits sur le plan technique que ne l'étaient leurs ennemis. Pourtant, le certificat d'études et le peloton des élèves caporaux chez ceux-ci ont vaincu l'agrégation et l'École de Guerre chez ceux-là ». Et le colonel Lacheroy de constater qu'en Indochine, comme en Chine, comme en Corée, comme ailleurs (...), le plus fort semble battu par le plus faible ». Face à cet adversaire qui, selon le capitaine Souyris, « a mis au point l'art de ne pas déclarer la guerre », les forces conventionnelles se révèlent inadaptées, empêtrées qu'elles sont – tout au moins dans les premiers mois du conflit – dans des doctrines d'emploi des

règlements et des directives élaborées pour d'autres terrains d'opération.

Cette idée de « guerre du faible » omniprésente dans les écrits sur la guerre révolutionnaire aboutit à l'expression d'un certain mépris à l'égard du rebelle. Ce mépris est exprimé sans ambages par le colonel Trinquier lorsqu'il stigmatise la lâcheté du terroriste. « Non seulement, poursuit-il, il fait la guerre sans uniforme, mais il n'attaque en général, hors du champ de bataille, que des civils désarmés, incapables de se défendre et normalement protégés par les lois de la guerre (...). Son organisation lui permet d'échapper aux forces de police, ses victimes ne peuvent se défendre, l'armée ne peut utiliser contre lui la puissance de ses armes puisqu'il se dissimule en permanence au sein des populations paisibles ».

Une guerre totale

Au-delà de son caractère nouveau et irrégulier, la guerre révolutionnaire est présentée comme une « guerre totale », non seulement parce qu'elle tend à mobiliser l'ensemble des ressources militaires, économiques et morales pour vaincre l'adversaire, mais aussi parce qu'elle se caractérise par sa prépondérance idéologique et sa dimension humaine.

La prépondérance idéologique apparaît comme la clé de voûte commune à l'ensemble de ces écrits. Il n'est jamais question de guerre d'indépendance, de décolonisation, de droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, voire même de guerre civile, mais d'une guerre de subversion menée sur l'ensemble de la planète par le communisme.

Pour les théoriciens de la guerre révolutionnaire, l'organisation rebelle ne fait, en effet, qu'exploiter « un ressentiment populaire d'origine nationale, raciale, sociale ou religieuse », de sorte que, poursuit le capitaine Souyris, « les soulèvements n'ont que l'apparence d'un combat pour la « libération » du pays ».

D'un revers de main, ces auteurs balayent l'objection selon laquelle le nationalisme arabe ou l'idée de « guerre sainte » dont se réclament les combattants du FLN paraît en contradiction avec l'internationalisme et l'athéisme d'un marxisme-léninisme qui est censé guider leur action.

« Le communisme, explique le commandant Hogard, se dissimule partout derrière une idéologie à laquelle il ne croit pas, mais qu'il juge adaptée à la « masse » qu'il se propose de conquérir (...) ; ainsi le fellah nord-africain se bat-il pour les ambitions démesurées d'un colonel Nasser, persuadé qu'il lutte pour le triomphe du Dieu de l'Islam et de la race arabe ». Même si les partis nationalistes ne se réclament pas ouvertement de l'obédience marxiste, leur action subversive n'en fait pas moins le jeu de cette idéologie dont ils constituent





assurément l'avant-garde, le cheval de Troie. En cas de succès, il ne fait pas de doute pour ces auteurs qu'une révolution prolétarienne viendra rapidement mettre un terme à cet intermède nationaliste, au demeurant fort utile pour la stratégie communiste, ne serait-ce que parce que, mené sous l'angle de l'anticolonialisme, il divise le bloc occidental et mine la solidarité atlantique.

S'agissant, enfin, de la dimension humaine de la guerre révolutionnaire, il convient de préciser que ce terme « humain » ne signifie pas, loin s'en faut, que dans ce type de conflit, le respect de la personne humaine gouverne le bras du rebelle comme celui du soldat ou du policier. Il renvoie à l'idée selon laquelle l'être humain, pris anonymement comme partie intégrante d'une foule, représente un objectif stratégique, comme peut l'être une colline ou un pont dans un conflit conventionnel. Dans la guerre révolutionnaire, la finalité première de l'action des rebelles comme de celle des

forces de l'ordre réside dans la soumission et l'adhésion de la population.

« Le problème n° 1, précise le colonel Lacheroy, c'est la prise en main des populations qui servent de support à cette guerre et au milieu desquelles elle se passe. Celui qui les prend ou qui les tient a déjà gagné ». Cette lutte est le préalable à la conquête du pouvoir, qui peut difficilement continuer d'exister face à une population hostile ou contrainte à l'apathie. Sans entrer dans les détails de cette « guerre dans la foule », la population est potentiellement pour l'organisation révolutionnaire à la fois une base logistique, un camp retranché et une source de légitimité. Une fois gagnée par la terreur et la propagande à la cause rebelle, la population est susceptible de fournir une aide matérielle, sous la forme de combattants, de renseignements, de vivres et de fonds. Parce que les rebelles font régner la « loi du silence » et peuvent évoluer en se dissimulant au sein de la population, cette dernière leur assure sécurité et impunité,



tant il est vrai qu'il paraît bien difficile aux forces de l'ordre, en l'absence de renseignements, de distinguer le rebelle du paysan ou de l'ouvrier.

De plus, les excès de la répression, rendue aveugle, à la fois par le manque cruel de renseignements et par les violences terroristes, sont là pour parachever le glissement de la population dans le camp de l'organisation révolutionnaire. Cette soumission de la population conditionne alors l'extension de la rébellion et lui permet de se prévaloir, dans ses rapports avec le pouvoir établi et sur la scène internationale, d'un soutien populaire qui, à plus ou moins long terme, lui garantit la conquête du pouvoir. Pour parvenir à leurs fins, c'est-à-dire contrôler la population, l'endoctriner et la rendre perméable à toute influence étrangère, les rebelles vont mettre en place un système plus ou moins sophistiqué de « hiérarchies parallèles ». L'objet en est simple: enserrer les

individus dans un réseau de maillage politico-administratif de plus en plus dense (« Lien-Viet » pour le Vietminh, « OPA » pour le FLN).

Calquée sur le modèle de l'administration du pouvoir établi qu'elle tend à remplacer dans le domaine de la justice, de l'éducation et de la perception des impôts, cette organisation clandestine est noyée dans la masse du village ou du quartier, de manière à réaliser, selon le colonel Lacheroy, la « prise de possession des personnes physiques et des âmes ». Rendant effectif cet « embrigadement du peuple » caractéristique des partis totalitaires, le système des hiérarchies parallèles est présenté comme un des aspects les plus originaux de la guerre révolutionnaire.

Une guerre latérale

À la distinction qui semble s'imposer entre les guerres conventionnelles et les guerres thermonucléaires, ces





théoriciens opposent une vision globale de la guerre, qui comprend deux volets: d'une part, la menace d'utiliser la puissance de destruction des ogives nucléaires pour contraindre l'adversaire à une passivité collective, d'autre part, l'utilisation de la subversion pour affaiblir l'adversaire, confronté qu'il est à des mouvements insurrectionnels qui mobilisent ses ressources et divisent son opinion publique.

Face à cette guerre à la fois frontale (la guerre « pressentiments ») et latérale (la guerre révolutionnaire), l'armée se doit d'adopter une organisation fondée sur ce que le colonel Baude qualifie de « bivalence » et définit comme « l'aptitude simultanée à la guerre atomique et à la guerre de subversion ». Dans cette approche, le général Chassin écrit, « si la bombe atomique diminue le risque d'une guerre mondiale, elle augmente le risque de guerres de jungle localisées et de guerres que nous perdrons si nous n'y prenons garde ». « Manifestations chaudes de la guerre froide » selon le commandant

Hogard, les conflits révolutionnaires sont la continuation de la guerre « chaude » par des moyens tout aussi « chauds ». « Nous sommes de nombreux officiers, écrit le colonel Lacheroy, à penser que nous n'aurons peut-être pas de guerre atomique, que nous n'aurons peut-être pas de guerre conventionnelle, mais des guerres révolutionnaires, hélas, nous en aurons beaucoup, nous en avons déjà, nous ne faisons que cela ».

Dans la mesure où, constate le colonel

Bonnet, « les armes de destruction massive font de plus en plus reculer les perspectives d'une guerre atomique, qui serait à vrai dire une sorte de suicide collectif », les guerres révolutionnaires apparaissent comme le seul moyen d'agression probablement autorisé par cet équilibre de la terreur.

« Guerre de rechange » faite sans être déclarée et par « grignotage », la guerre révolutionnaire permettrait alors à l'adversaire idéologisé d'avancer ses pions sur l'échiquier international à moindres frais. Faisant des conflits nucléaires une guerre mythique et futuriste, tout en reléguant les conflits conventionnels à une forme de guerre improbable et

dépassée, cette approche conduit à reconnaître aux conflits révolutionnaires les traits de la guerre d'aujourd'hui. Si la guerre révolutionnaire tend ainsi à éviter toute confrontation directe, ce phénomène n'a pas fait disparaître la menace d'une guerre contre le « sanctuaire » national. Comme le remarque le colonel Bonnet, « ce qui s'est passé en Indochine, en Algérie, pourrait demain se passer en France. Mais les affres de notre évolution coloniale ne seraient rien alors comparées à celles qui dans la métropole nous précipiteraient dans l'abîme ». Et de conclure que « la guerre révolutionnaire constitue une réalité et une menace permanente ».

Guerre latérale, « La guerre révolutionnaire, estime à ce propos le commandant Hogard, est engagée avec ses mécanismes propres, même si elle prend localement, comme en Corée, l'aspect d'opérations conventionnelles, même si elle devient un jour un troisième conflit mondial ». La « guerre révolutionnaire » a pour ciment une agression permanente, multiforme et totale, perpétrée par un « parti de la révolution mondiale qui est présent dans tous les pays ». Manifestation tangible du caractère total et totalitaire de la guerre, la guerre révolutionnaire est présentée comme une guerre mondiale, déclenchée par le bloc opposé afin de conquérir, par bonds successifs, le monde libre et de permettre l'avènement d'un ordre nouveau.

Les maîtres d'école de la guerre révolutionnaire

Ces officiers se sont efforcés d'agir comme de véritables « maîtres d'école de la guerre révolutionnaire », soucieux de faire partager un savoir, une pratique et une vision du monde. La doctrine de la guerre révolutionnaire constitue pourtant un des principaux éléments permettant de mieux comprendre l'action de l'armée française en Algérie après l'Indochine.

Par-delà sa dimension militaire (des opérations de ratissage à la « bataille des frontières ») et nationale (pas moins de deux millions et demi d'appelés et de rappelés ont servi de l'autre côté de la Méditerranée), la guerre d'Algérie fut une véritable révolution pour le militaire français. Sortant du rôle qui fut le sien jusqu'au lendemain du second conflit mondial, il s'est vu astreint au gré des circonstances à un devoir d'ingérence dans la vie politique, économique et sociale des départements algériens. Confronté à la misère des populations musulmanes, au fossé entre les communautés, à la sclérose d'une administration coloniale aux méthodes d'une autre époque, le militaire français est devenu administrateur, instituteur, médecin de campagne, militant de l'Algérie française ou encore policier luttant contre le terrorisme. Il s'est trouvé ainsi dans une situation qui bouleversait la conception traditionnelle du combattant neutre et obéissant.





Plus généralement, cet engagement humain a conduit l'armée à exercer un rôle politique de premier plan, de sorte qu'instrument jusque-là aux ordres de l'autorité légitime, elle a été amenée à assumer des responsabilités importantes et à se considérer investie d'une mission sociale. Devenue ainsi une « affaire personnelle », la guerre d'Algérie a conduit l'armée française, au mépris des principes démocratiques, à s'arroger un pouvoir de décision dans la conduite de la guerre (comme lors de l'interception, le 22 octobre 1956, d'un avion marocain transportant quatre dirigeants du FLN ou le bombardement, le 8 février 1958, du village tunisien de Sakiet Sidi Youssef), mais aussi à intervenir directement dans la vie politique nationale à la faveur des complots du 13 mai 1958, puis de la fronde des généraux du 22 au 25 avril 1961. Les gouvernements de la IV^e République n'ont pas donné au Corps Expéditionnaire les moyens de vaincre en Indochine. Ils ont tenté avec le projet de Communauté Européenne de Défense (CED) de brader l'identité de l'armée française, Ils ont abandonné sans combat la Tunisie et le Maroc. Ils ont transformé par leurs hésitations le succès militaire de Suez en une humiliation. Enfin, leur absence de politique ferme et cohérente a plongé l'Algérie dans une guerre cruelle.

Conclusion :

Ces dernières années, on constate un retour d'idéologies meurtrières qui mènent à des conflits armés, à des attentats, à des manifestations violentes. Cette résurgence de pensées

totalitaires qui parviennent à s'installer insidieusement et se muent durablement en idéologie totalitaire pour toutes sortes de groupes ethno-religieux, un peu à la manière du marxisme dans le tiers-monde au temps de la guerre froide, donne à réfléchir. Sur le plan militaire, cela constitue une armée hybride utilisant une combinaison de procédés réguliers et irréguliers. Sur le plan social, toute entreprise révolutionnaire étant une fabrique de héros, des processus sociaux d'héroïsation fonctionnent à plein régime dans les mouvements islamistes : Internet favorise, par la diffusion de récits destinés à endoctriner et « conscientiser », une « cyber levée en masse ».

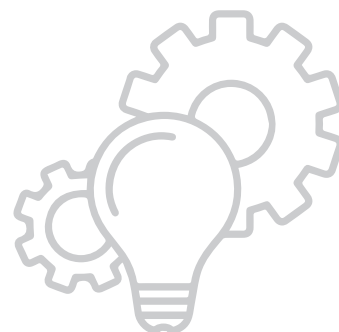
Le besoin se fait aujourd'hui sentir, contre l'islamisme révolutionnaire, d'une grande stratégie analogue à celle formulée contre le communisme en 1947. Lacheroy, Trinquier, Hogard ne peuvent être jetés aux oubliettes. Ils donnent matière à réflexion¹.

■ *Marcel GEGOU*



¹ Cet article est une courte synthèse d'un ouvrage de Dieu François (2016) La doctrine de la guerre révolutionnaire : Un épisode méconnu de la pensée militaire française. Édité dans Res-Militaris : revue européenne d'études militaires, 6 (2)





JUMELLES DE VISION NOCTURNE BI-NYX



La DGA a livré les premières jumelles de vision nocturne Bi-NYX à l'armée de Terre.

Cette première livraison comprend 300 jumelles développées et produites par Thales. Au total, 2 000 jumelles seront livrées cette année.

Dotées de deux oculaires, elles apportent un avantage opérationnel majeur et améliorent la protection du combattant. Les forces armées étaient jusqu'à présent équipées de jumelles O-NYX dotées d'un seul objectif.

Les jumelles de vision nocturne Bi-NYX sont dotées de deux oculaires et de deux objectifs. Elles équiperont notamment les sections spécialisées de l'avant et les conducteurs de véhicules.

Elles permettent une véritable vision

stéréoscopique, facilitant ainsi la progression de nuit sur terrains accidentés et la conduite de nuit avec un gain de masse significatif par rapport aux jumelles d'ancienne génération. En outre, le champ de vision sera augmenté.

Ce premier lot fait partie d'une commande de 2000 jumelles notifiée le 12 décembre 2023. La livraison est réalisée entre octobre et décembre 2024.

La jumelle Bi-NYX est fabriquée sur le site Thales de Saint-Héand (Loire). Les tubes intensificateurs de lumière équipant la jumelle Bi-NYX sont fabriqués par Photonis, à Brive-la-Gaillarde (Corrèze).



MULE LARGABLE DÉMONTABLE

L'armée de terre a annoncé la livraison de la première « mule largable démontable » aux troupes aéroportées

Les capacités d'interdiction et de déni d'accès que des « compétiteurs » sont susceptibles de mettre en œuvre peuvent contraindre à larguer des unités de parachutistes sur un point relativement éloigné de leur zone d'action, ce qui suppose par conséquent des marches d'infiltration plus longues.

D'où le projet « Réarticulation Renovée et Modernisée » [RRM] qui, porté par l'adjudant Nicolas, de l'École des troupes aéroportées [ETAP], avait été évoqué par l'armée de Terre en mai dernier. « Il a pour objectif d'augmenter la durabilité et l'autonomie tactique d'une unité TAP mise à terre coupée des flux logistiques et sanitaires », avait-elle alors expliqué.

Ainsi, l'une des innovations de cette RRM porte sur une « Mule largable démontable » [MLD], associée à un sac de récupération de matériel [SRM], qui permettra aux parachutistes de se passer de la housse placée sur leur sac de combat.

Mise au point par la cellule innovation de l'ETAP, en coopération avec la PME paloise SUPB, cette MLD a été décrite par l'Agence de l'innovation de défense [AID] comme étant un « système innovant répondant au besoin général de faciliter la





récupération et le transport de colis d'accompagnement après aéro largage, en permettant au groupe de combat parachuté de se « réarticuler tout en préservant sa capacité à se déplacer, se poster, utiliser ses armes ».

Dans le détail, dotée d'un essieu à deux roues, d'une housse pour le largage et d'une sangle à cliquet, cette Mule largable démontable permet de déplacer facilement une charge de plus de 200 kg. Elle « répond à un besoin historique des unités parachutistes et permet d'entrevoir une véritable avancée doctrinale dans le cadre du combat des TAP », a souligné l'AID, dans son dernier bilan d'activités.

L'armée de Terre en a commandé 80 exemplaires. Et le premier vient d'être livré à l'ETAP. C'est en effet ce qu'a annoncé la Section Technique de l'Armée de Terre [STAT], le 16 octobre. À cette occasion, elle a livré quelques détails supplémentaires sur cette MLD.

Ainsi, elle va d'abord permettre de réduire le « nombre de parachutistes requis pour le transport ». Ensuite, les évaluations de la STAT ont permis de confirmer que cet équipement « rustique et ingénieux » réduit le « temps de réarticulation » de 15 à 30 % selon l'entraînement des parachutistes. Enfin, « une augmentation de 25 % du matériel disponible sur la zone de mise à terre », a également été mesurée.

La MLD « apporte une réponse capacitaire à un problème historique de vulnérabilité des troupes aéroportées lors de la phase de réarticulation » et sa « livraison marque une étape cruciale dans l'amélioration de nos capacités opérationnelles et la sécurité de nos forces », a fait valoir la STAT.



PORTE-MORTIERS « ALAKRAN »



Les forces SPÉCIALES « terre » vont se doter de porte-mortiers « ALAKRAN » auprès du groupe Espagnol NTGS

En 2019, le Commandement des opérations spéciales [COS] fit l'acquisition de six petits véhicules tout-terrain à la fois « rustiques » et très mobiles Polaris MRZR, de type SSV [side by side vehicle] avant de les confier au 1^{er} Régiment de Parachutistes d'Infanterie de Marine [RPIMa] pour les évaluer tant en France qu'en opérations durant un an. Cette expérimentation ayant été positive, une première série de huit autres véhicules a été commandée auprès de l'entreprise RPM.

Désormais, le COS, ou du moins le Commandement des Actions Spéciales Terre [CAST], a l'intention de les armer. Ainsi, selon Info Défense, le groupe espagnol NTGS a été notifié d'un contrat pour



lui livrer des systèmes ALAKRAN, c'est-à-dire un porte-mortier de 120 ou de 81 mm à visée automatique qui ne nécessite pas de mécanisme d'absorption de recul.

La version commandée pour les forces spéciales de l'armée de Terre repose sur le mortier LLR 81 mm fourni par Thales. Pouvant être déployé en 2 minutes et affichant une portée comprise entre 200 et 5700 mètres, ce « lanceur tubulaire à âme lisse » permet d'assurer un appui-feu direct de premier niveau aux unités d'infanterie au contact.

Le MRZR « équipé du système ALAKRAN n'est pas encore officiellement en service mais plusieurs unités sont en cours d'homologation après avoir effectué différents tests à tirs réels », précise Info Défense.

Comme aucune troupe motorisée n'était présente au défilé parisien du 14 juillet, un MRZR doté de ce porte-mortier a été présenté au public à l'Hôtel national des Invalides. Selon l'Agence de l'Innovation de Défense [AID], le CAST a dévoilé pour l'occasion d'autres projets, dont un « véhicule de ravitaillement dans la profondeur » et un « vélo électrique pliable et largable dans une gaine individuelle de chuteur opérationnel ».

Pour rappel, le MRZR peut transporter une charge utile de 680 kg et rouler à près de 100 km/h grâce à sa motorisation diesel. « Véhicule

hyper mobile et très maniable, il se déplace aisément hors des pistes et des chemins fréquentés. Son faible gabarit en fait un véhicule discret et autorise une mise en place facile par la voie des airs », ce qui permet « d'insérer rapidement des équipes là où on ne s'attendrait pas à les trouver », explique l'armée de Terre.





MAIS QUE REPROCHENT-ILS DONC AU GÉNÉRAL MARCEL BIGEARD ?



Des associations composées de personnalités toxiques, borderline, inconscientes du mal qu'elles font à la France et d'ailleurs bien peu connues du grand public s'insurgent aujourd'hui médiatiquement contre l'érection de la statue du général Marcel Bigeard à Toul, sa ville natale.

MAIS QUE REPROCHENT-ILS DONC AU GÉNÉRAL MARCEL BIGEARD ?

D'avoir toujours été un patriote ?

D'avoir été un fils du peuple qui a commencé comme soldat de seconde classe et qui a terminé Général de Corps d'Armée ?

D'avoir été prisonnier des Allemands en 1940 et de s'être évadé pour entrer dans la Résistance ?

D'avoir effectué 3 séjours en Indochine avant d'être fait prisonnier par le Vietminh après Diên-Biên-Phu ?

D'avoir fait deux séjours en Algérie où il a été gravement blessé deux fois ?

Un parcours militaire aussi exceptionnel au service de la France lui a valu d'être décoré de la plaque de Grand-Croix de la Légion d'Honneur par le Président Coty, le 14 juillet 1956.

Puis comme si cela ne suffisait pas, il a servi sa Patrie en s'engageant en politique. Nommé Secrétaire d'État à la Défense par Valéry Giscard d'Estaing, il a été ensuite deux fois élu député de la 5^e circonscription de Meurthe et Moselle.

Après son décès, pour lui rendre hommage, la 50^e promotion de l'École Militaire Interarmes (EMIA) a pris comme nom de baptême « Général Bigeard ».

Certes ce n'est pas nouveau. Et comme la « Com de caniveau » nous indispose, nous avons tous envie de crier comme on le faisait en 1974 « Vos gueules les mouettes » !

Quoi qu'il en soit, celui que certains nomment le premier para de France aura sa statue de bronze. Haute de 2,50 m, elle représente l'officier en marche, coiffé du béret de para. Réalisée par le sculpteur Boris Lejeune, cette statue n'est pas financée par les pouvoirs publics locaux mais par une fondation tenue par des admirateurs du général.





11 OCTOBRE 2024

CÉRÉMONIE DU SOUVENIR



C'est en hommage à nos morts en Afrique que nous sommes réunis. Nous honorons notre devoir de mémoire pour nous, anciens de la CPIMA, ce devoir est fondamental. Dans peu de temps, il incombera aux plus jeunes parmi nous de perpétuer ce souvenir, de porter le flambeau. Car la mémoire s'estompe à mesure que les témoins disparaissent et bientôt, ils seront les seuls à pouvoir empêcher que la flamme ne s'éteigne.

Il est donc juste de célébrer le souvenir de ce combat.

C'est pourquoi, cinquante-quatre ans plus tard, nous commémorons cet acte de bravoure. Et rendons hommage aux 12 Éléphants Noirs morts au champ d'honneur en Afrique, en déposant une gerbe.

Embascade de BEDO 11 octobre 1971 (Tchad)

Parachutiste	ARONDEAU Éric
Parachutiste	DOUTY Édouard
Parachutiste	MARTIN Norbert
Parachutiste	SCRIVE Rémi
Parachutiste de 1 ^{re} Classe	RAYGASSE Bernard
Parachutiste de 1 ^{re} Classe	DETAILLER Lucien
Caporal	BLUTEAU Sylvain
Caporal	RIGAUD Dominique
Caporal-chef	GAGNOL Albert
Caporal-chef	THOMAS Jacques
Sergent	NESSUS Bernard
Sergent-chef	VORONINE Dimitri





REQUIEM POUR « LA COLONIALE » de Stephen Smith, Jean de La Guérivière

Une époque s'achève. L'armée de la France n'est plus « la Coloniale », ce corps expéditionnaire fait de puissance de projection et de mobilité qui remonte à Richelieu et aux « compagnies ordinaires de la mer ». La guerre a cessé d'être lointaine et choisie ; elle est de retour à nos frontières et imposée. Mises à la porte en Afrique, mises au défi en Europe, les troupes de marine - à ce jour le cœur battant de l'armée française - vont devoir se reconverter.

Pour savoir où aller, il faut savoir d'où l'on vient. Ce livre remonte le long cours du tropisme africain de l'armée française et, donc, de la France.

Armée conquérante, force occupante, sentinelle de la Françafrique en même temps que « gendarme » de l'Afrique francophone pendant la Guerre froide et, pour finir, arrière-garde de la présence française au sud du Sahara, « la Coloniale » vient d'être rapatriée. Ses départs forcés — de la Centrafrique en 2015, du Mali en 2022, du Burkina Faso et du Niger en 2023... Et, bientôt, du Sénégal et du Tchad ? — sont les étapes d'une grande retraite humiliante. À la chute du jour, les ombres du passé ressurgissent : Fachoda, la colonne Voulet-Chanoine, le massacre de Thiaroye, la féroce répression anti-insurrectionnelle au Cameroun, le Rwanda, la plus tragique des nombreuses interventions de la France dans l'Afrique indépendante. Mais le requiem inclut le kyrie eleison, la « pitié » de reconsidérer la vie du mort au regard des circonstances. Dans la reconnaissance inégale de l'Autre, il y eut des officiers aux affaires indigènes aussi bien que des « tirailleurs », la fraternité d'arme dans deux guerres mondiales, le Régiment de marche du Tchad (RTM) reversé dans la 2^e DB du général Leclerc, la libération par ses « sujets » de la métropole sous occupation nazie, les progrès de la médecine militaire tropicale.



AFRIQUE ADIEU - Mémoires d'un officier du secteur Afrique noire de la DGSE de Jean-Pierre AUGÉ

Dans son ouvrage *Afrique Adieu*, le colonel Jean-Pierre Augé éclaire, par son témoignage inédit en tant que dernier chef encore vivant du secteur « Afrique noire » de la Direction générale de la sécurité extérieure (DGSE), sur les raisons qui ont conduit, au fil des décennies, à ce qu'il qualifie de crépuscule de la France en Afrique.

Soixante ans après la décolonisation, la France, dont l'influence dans les États nouvellement indépendants d'Afrique francophone a longtemps paru immuable, s'est soudainement retrouvée au cours des dernières années, évincée de pays avec lesquels la coopération était autrefois excellente, comme au Mali, au Burkina Faso, au Niger ou en Centrafrique.

La mission principale du secteur Afrique noire (désigné par l'acronyme SR/N) du Service Recherche de la DGSE, a consisté à rechercher et à exploiter le renseignement concernant la sécurité et les intérêts de la France sur le sol africain.

Militaire formé à Saint-Cyr, officier de Légion, Jean-Pierre Augé, qui a rejoint la DGSE en 1985, a servi pendant vingt ans au sein de ce secteur opérationnel, dissout au milieu des années 2000. La zone de compétence du défunt secteur SR/N s'étendait de la Mauritanie à l'Afrique du Sud. Ses activités englobaient à l'Est, le Kenya et les pays au sud du Kenya, sans oublier Madagascar.

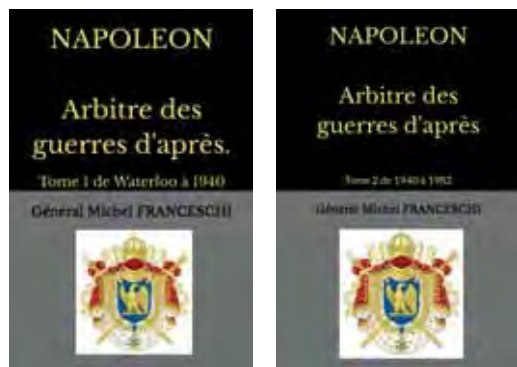




TROIS NOUVEAUX OUVRAGES DU GÉNÉRAL MICHEL FRANCESCHI (*ancien chef de corps du 1^{er} RPIMa*)

« NAPOLÉON, ARBITRE DES GUERRES D'APRÈS », précis d'histoire militaire post impériales, à la lumière critique de l'art de la guerre de Napoléon:

Tome I: De Waterloo à 1940, 317 pages - Tome II: De 1940 à 1982, 425 pages.



« NAPOLÉON, L'APOTHÉOSE DU RETOUR DES CENDRES », triomphe posthume de Napoléon, livret de 65 pages.

Le dernier souhait de Napoléon Bonaparte a été exaucé: les cendres de l'Empereur des Français retourneront reposer aux bords de la Seine, à Paris, en 1840. C'est grâce à Adolphe Thiers, président du Conseil de Louis-Philippe 1^{er}, dernier roi des Français, que Napoléon entame son dernier voyage.



MOURIR POUR LA FRANCE? Du Général Georges Grilloit (Auteur)

Issu du corps des sous-officiers, médaillé militaire, 18 fois cité et 5 fois blessé, le Général Georges Grilloit a vécu tous les drames du soldat aux avant-postes. Obligé de jeter dans la balance « Le Code de l'Homme de Guerre » et ses Traditions pour tenter de mettre fin à tant d'horreurs rencontrées, « il en revient « la chair meurtrie et l'âme brisée: - « Comment faire la guerre contre la guerre? « Il fut maire de son petit village dans le Morvan et fondateur d'une association pour l'égalité de ses frères d'armes (blancs, jaunes et noirs) devant l'Honneur et le Devoir, il est convaincu qu'il est temps de repenser notre système de défense - « Et si la guerre civile était à notre porte...? « En soulignant la Primauté et la Responsabilité du Politique en ce genre de conflit où la morale trouve difficilement ses repères, son livre veut interpeller à la fois le soldat montant assurer la relève, et le citoyen aux prises avec la violence quotidienne dans la rue, à l'école ou dans les transports publics: « Comment établir une nouvelle alliance entre la société civile qui veut la paix, et ceux de ses fils ou filles qui ont mission de la défendre? « Qu'on ne s'y trompe pas! La Patrie reste « une idée sainte ». Et la réponse à ces questions ne peut jaillir que de la vigilance, de la communion et du courage patriotiques de notre jeunesse. Oui! À l'aube du nouveau millénaire, cela vaut toujours la peine de mourir pour la France.



Un grand Merci
pour votre soutien!



LISTE DES DONATEURS

■ Dons exceptionnels

Bertrand de TURCKHEIM; Grégoire de SAINT QUENTIN; Mairie de Bayonne

■ 40 à 100 €



GUZEK Denis; DELOBEL Jean-Paul; MEILLANT Claude; BELLE Michel; LEBERON Jacques; CANDELON Claude; CHARBONNOT Claude; MOREL Jean-Paul; DURRUTY Pierre; BIDAURY Pierre; RAPENNE Bernard; GIRAUDEAU Christian; NOWAK Marcel; GRESLON William; GARREAU Patrick; DESCAMPS Jean; NORLAIN Jacques

■ 20 à 40 €



BUNET Francis; CRISTEL Serge; CHAUVE Jean-Roger; NICOLSON Christin; LEROY Alain; De VERDELHAN Éric; DECKER Charles; LEMARCHAND Daniel; PONTAROLLO Claude; RADOMSKI Stanislas; BRANDALISE Jean; DELBECQUE Raymond; BIEBER Edmond; PROST Gérard; BARON Didier; KAIGRE Bertrand; BODIVIT Jean-Claude; BERNARD Guy; MERCIER Guy; De STABENRACH



■ 5 à 20 €

FONT André; TREPON Joseph ; BICHARD BREAUD Jean; LACHANT Jean-Paul; HEIDET Gérard; MAURER Alain; CHASTANET Jean-Pierre; de LAJUDIE Hervé; BOURGEOIS PERRAD André; AMESTOY Jean-Louis; STEUNOU Emile; FERRO René; de LESELEUC Jacques; FOUCAULT Thierry; FAGALDE Jacques; FOLATRE Daniel





LA PREMIÈRE MÉDAILLE OFFICIELLE DE SAINT-MICHEL



Un guerrier venant du Ciel, qu'y va-t-il de mieux comme saint Patron pour les parachutistes ? Le travail de recherche fut surtout mené par le Père François Casta, aumônier militaire qui s'est déjà illustré durant la Seconde Guerre mondiale (devient en 1947 l'aumônier du 1^{er} Bataillon de choc alors engagé au Tonkin puis des 1^{er} RCP et 1^{er} BEP). Le dossier fut accepté et, le 13 juin 1948 à la cathédrale de Hanoï, sous la présidence de Monseigneur l'évêque vicaire apostolique de Hanoï et en présence du Colonel commandant les parachutistes du Tonkin, eu lieu la première cérémonie officielle où l'Archange Saint-Michel fut célébré comme le patron des parachutistes.



FRANÇOIS CASTA AUMÔNIER PARA

Saint-Michel vient du ciel. La sainte Bible parle d'un grand silence qui se fit dans le ciel : cela rappelle ce grand silence que les paras éprouvent lorsqu'ils passent la porte de l'avion.

À cette occasion une médaille en argent massif fut frappée sous la direction du Père Casta. Cette médaille religieuse, de forme rectangulaire, représentait Saint-Michel avec les ailes déployées terrassant le démon et en arrière-plan, trois parachutes ouverts.

La fabrication de ces médailles put être payée grâce au trésor d'Hô Chi Minh pris sur l'ennemi lors de l'opération Léa à Bac Kan, menée par les parachutistes. Pour la réaliser, le Père Casta s'est inspiré d'un tableau de Michel Ange. La réalisation de la maquette est due à un maître laqueur, Professeur à Hanoï.



Bonne fêtes de Noël
&
Bonne année 2025

Eguberri eta
Urte Berri On

